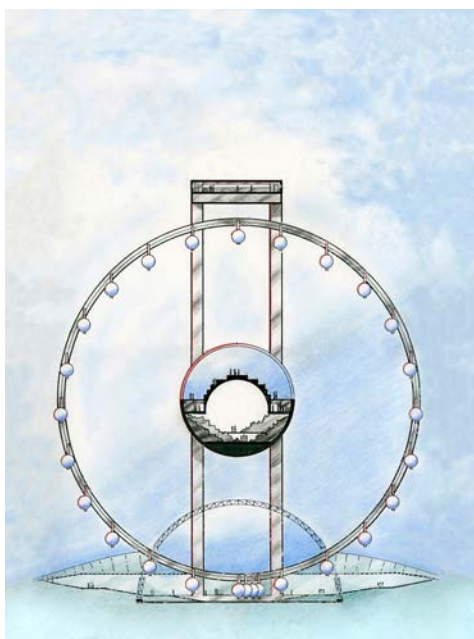


JEAN LOUP PIVIN

ACTE D'UTOPIE

ESSAI



REVUE
NOIRE

NAISSANCE D'UNE INGÉNIERIE CULTURELLE
40 ANS DE PROJETS CULTURELS ET URBAINS EN EUROPE ET EN AFRIQUE

ACTE D'UTOPIE

Jean Loup Pivin

Complice et acteur bienveillant

Farid Abdelouahab

Second complice enthousiaste et éclairé

Thomas Lamand

à Pascal, Joël, Odile, Fanny, José, et Patrice, mes proches.

Pour toujours.

Mon amitié profonde à mes associés Claudine Chaspoul et Bruno Airaud, et à l'équipe de BICFL et plus particulièrement Amédée Mulin, Laurent Letourmy et Thomas Lamand.

D'hier et d'aujourd'hui.

Je remercie ceux qui m'offrirent leur confiance et qui avec générosité eurent un rôle déterminant dans ma vie. Ils ne le savent probablement pas tous : Janine et Robert Mazeyrac, Adame et Alpha Oumar Konaré, Colette Castagno, Élisabeth et François Guerre, Claudine Lissac, Arta Kokkinaki, Pierre Verger, Jean-Christophe Deberre, François Mimin, François Vuarcheix, Émilie Vaillant, Hubert Balique, Yves Maire, Michel Monfort, Jean-Pierre Balligand.

Merci à Aurélie Sallandrouze.

ACTE D'UTOPIE

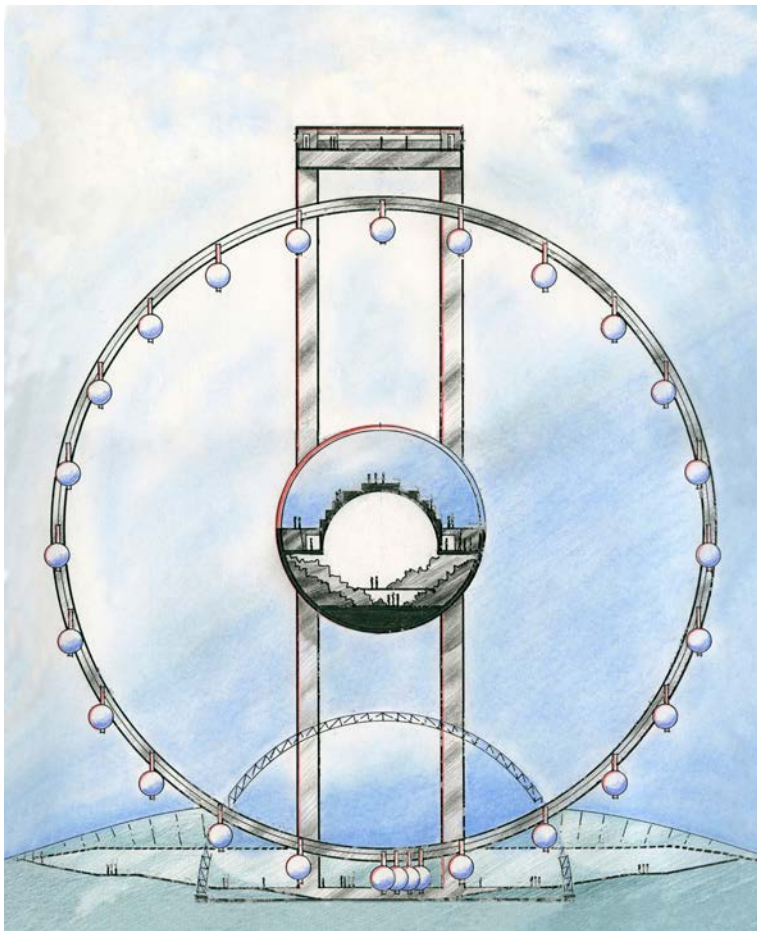
ESSAI DE JEAN LOUP PIVIN

NAISSANCE D'UNE INGÉNIERIE CULTURELLE
40 ANS DE PROJETS CULTURELS ET URBAINS EN EUROPE ET EN
AFRIQUE

« Le monde propre n'existe pas. Il a besoin de passions, de pulsions, d'élans irrépressibles de vie, de déraison. Il faut se serrer dans les bras de Dionysos et s'en détacher pour saluer Apollon, le beau raisonnable. S'il n'y a pas de simulacre de la guerre, il y a la guerre. S'il n'y a pas de simulacre de mort, on devient passif et aveugle devant la mort de l'Autre... » [extrait]

Quels rapports les fêtes foraines, le tourisme, les parcs d'attractions entretiennent-ils avec la Culture ? À quoi servent les musées ? L'économie aidée de la culture est-elle intouchable ? Comment traiter le patrimoine en France mais aussi en Afrique en quête de modernité ? Les identités culturelles doivent-elles se figer ou se nourrir pleinement de leur perpétuel mouvement ? Ce sont les questions que se pose Jean Loup Pivin, architecte et éditeur, ayant fondé un des premiers bureaux d'ingénierie culturelle en France.

Du Parc Pyrénéen de l'Art Préhistorique de la grotte de Niaux, au Familistère de Guise et son utopie sociale, du Musée national du Mali à Revue Noire sur l'art contemporain africain et au Mémorial ACTe sur l'esclavage de Pointe-à-Pitre, ce sont plus de deux cents missions et projets patrimoniaux, culturels, urbains et du paysage qui ont construit chez l'auteur une certitude : c'est le futur qui définit le présent et non uniquement le passé qui n'a pas toujours à être valorisé, conservé, comme le promet le monde d'aujourd'hui terrorisé par la vision de son présent. Une vision, une pensée sur nos sociétés, notre civilisation et leurs futurs sont à inscrire pleinement dans tout projet. Mettre de l'utopie dans l'acte.



'La Grande Roue de Paris', Bicentenaire de la Révolution française, 1789-1989.
© Jean Loup Pivin, Pascal Martin Saint Leon, Bruno Airaud architectes

ACTE D'UTOPIE

DÉSIR	9
-------	---

AU DÉBUT...	17
-------------	----

UN MUSÉE EN AFRIQUE	17
Le Musée national du Mali, le premier pas	19
Nous sommes l'Autre	47
Un monde-collage	55

LA CULTURE POPULAIRE	65
Culture savante vs culture populaire	65
Apologie de la fête foraine	69
Les survivances magnifiques	79
Penser un urbanisme festif	87
L'événement, l'éphémère, le fugace	91
Les festivités en grand, la CAN 2002	97
Les parcs d'attractions, un monde clos	105
Patrimoine forain & des arts vivants	111

L'ART EST UNE EXPÉRIENCE	117
--------------------------	-----

Bouleversante préhistoire, la grotte de Niaux	119
Les formes parlent d'elles-mêmes	131
Art Contemporain & expressions contemporaines	137
Art & métiers d'art	145
Le site verrier de Meisenthal	155
<i>Revue Noire</i> , l'art contemporain africain	161
<i>Suites Africaines</i> , exposition totale	169
<i>100 ans de Cinéma Égyptien</i> , exposition paradoxale	177

LE MUSÉE, LE PATRIMOINE & LA CULTURE 183

le musée est-il sacré & intouchable ?	185
Le musée & la mémoire	187
Le Mémorial ACTe de Guadeloupe	191
Le musée & la société	199
Le musée & la culture scientifique	205
Le musée du Temps de Besançon	207
Ouvrir grandes les portes du panthéon culturel	212
Le musée & la ville	214
Le musée & l'Autre	223
Le Musée du Quai Branly	225
Restitution du patrimoine africain	227
Photoquai, biennale des images du monde	231
Il n'y a pas de civilisations fermées	235
L'utopie du Familistère de Guise	239
L'argent de la culture et la culture d'État	247

LA VILLE, LES LOISIRS & LE TOURISME 257

Concevoir le temps dans l'espace	259
Le temps de la ville	262
Le désir, le sexe & le tourisme	267
Le temps des vacances	272
La ville culturelle & touristique	275
Centres en déshérence	277
La ville pour de faux	282
La ville pour de vrai	286
De l'urbanisme à l'art de concevoir la ville	292
L'art dans la ville, l'art de la ville	294
Du port industriel au waterfront	300
Waterloo, site historique	308

LA NATURE	315
Du sentiment de la Nature au paysage	317
Paysage & Nature	321
Le Parc Jean-Jacques Rousseau d'Ermenonville	324
La Nature & la ville	328
La route-paysage	331
Villages de vacances	335
Réinventer un rapport à la Nature	339
La <i>Grande Découverte</i> de Carmaux	343
AFRIQUE : 50 ANS D'AIDE INTERNATIONALE	351
Coopérants & coopérés	353
Transformer une coopération en partenariat	365
Développement urbain en Afrique	371
Conservatoire des Arts & Métiers Multimédia, Bamako	375
Le patrimoine des pays émergents	377
Mémorial aux Martyrs du Camp Boiro en Guinée	386
Missions multiples au Bénin	393
Grand-Bassam, Saint-Louis, patrimoine colonial	401
Musées régionaux en Afrique sub-saharienne	406
Pyramide sanitaire en Centrafrique	412
L'action culturelle en Afrique	419
AVENIRS	425
L'avenir du métier, le chaud et le froid	426
Libre de son temps	434
ANNEXE : Les différentes phases d'un projet	438



DÉSIR

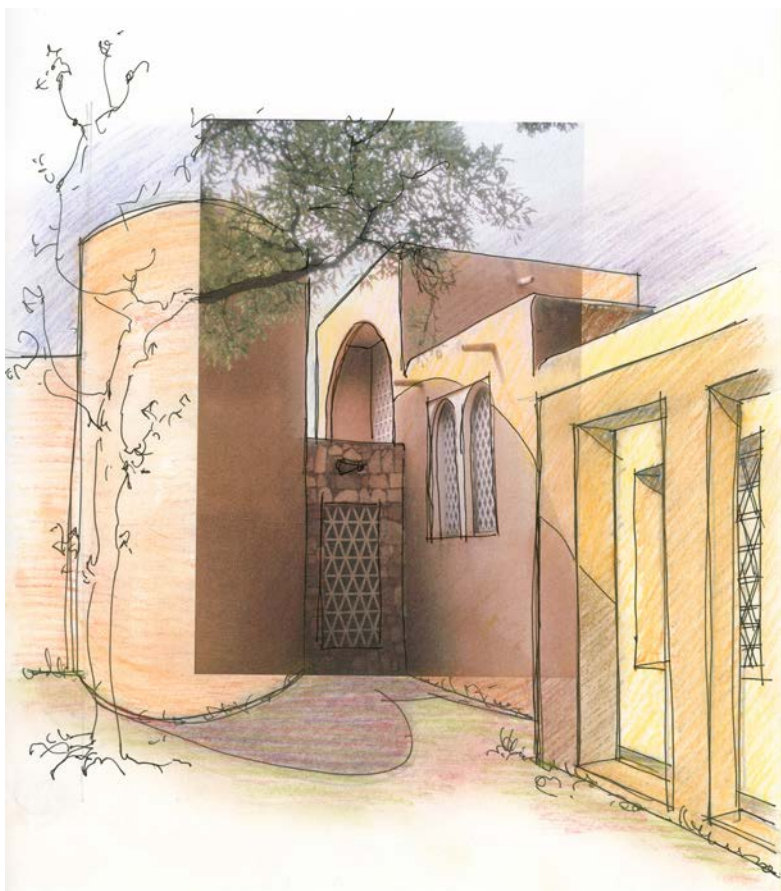
Inventer un projet est avant tout la projection d'une pensée associée à un désir. Un acte d'utopie, avec tout le doute et la distance nécessaires. Qu'est-ce qui fonde nos sociétés ? La culture en général, savante et populaire, en mouvement, jamais figée dans le passé. Avec le futur comme ligne d'horizon pour mieux concevoir le présent. Sans que les outils et les technicités aux verbes hauts puissent remplacer, voire annihiler, la première vision, la première pensée, le premier désir.

UN CERTAIN REGARD

Écrire un livre, c'est arrêter le mouvement et toucher du doigt ce qui compte dans une vie, ce qui la fonde.

Ce livre raconte une suite d'expériences qui fabriquent un savoir-faire, une connaissance et une vision. Parmi les deux cents études et projets réalisés, le choix de quelques-uns révèle ici tout à la fois un pan de compétences et une projection dans l'avenir, qui donnent à la fin une pensée. Une pensée de l'action. Un acte d'utopie. Car il s'agit non pas ici d'élucubrer, mais bien de transformer une pensée, une vision d'une société, une compréhension et un sentiment d'un projet en acte.

Ce livre n'est pas un guide, mais un essai qui ne cherche pas à accumuler les mots savants, les acronymes,



Sur la place du Musée National du Mali, Bamako, 1981.
© Jean Loup Pivin, Pascal Martin Saint Leon, Moustaph Soumaré, architectes

AU DÉBUT...

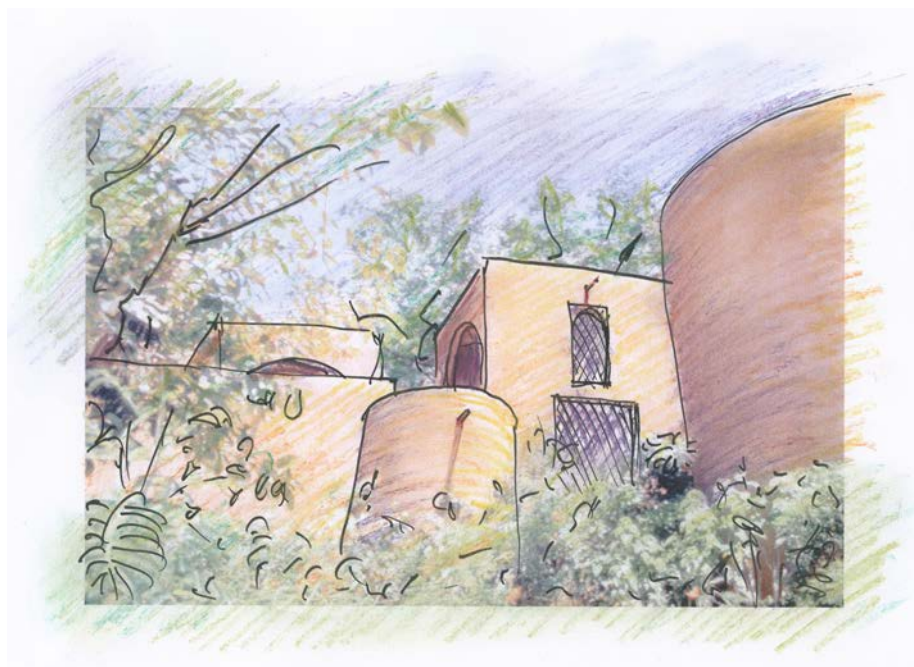
La petite histoire de chacun nourrit la pensée et l'action. Et pose quelques pierres comme notre relation à l'autre, le rôle de la culture, et l'opposition impossible de la culture populaire à la culture savante.

UN MUSÉE EN AFRIQUE 17

Le Musée national du Mali, le premier pas	19
Nous sommes l'Autre	47
Un monde-collage	55
Une culture mondiale	55
Le grand vagabondage des idées	57
Un monde des différences	59

LA CULTURE POPULAIRE 65

Culture savante vs culture populaire	65
Apologie de la fête foraine	69
Les survivances magnifiques	79
Penser un urbanisme festif	87
L'événement, l'éphémère, le fugace	91
Les festivités en grand, la CAN 2002	97
Le parc d'attraction, un monde clos	105
Patrimoine forain & des arts vivants	111



UN MUSÉE EN AFRIQUE

LE MUSÉE NATIONAL DU MALI LE PREMIER PAS

Dans la problématique et l'histoire de la création d'une ingénierie culturelle en France se glisse le récit personnel de chacun de ses précurseurs. En ce qui me concerne, cela commence en 1977, en Afrique, avec la conception du Musée National du Mali. Les débuts de ma vie professionnelle démarrent donc dans un milieu où je suis un parfait étranger à tout ce qui m'entoure. Situation propice à la connaissance par l'expérience, ce que l'on peut aussi appeler une initiation.

Cette expérience se révélera totalement fondatrice de ma pensée et de ma pratique d'une « ingénierie de conception des projets en amont de leur mise en forme ». La conception d'un musée, particulièrement en Afrique, est lourde de sens quand on ne sait pas réellement pour qui, ni pourquoi il est décidé de le réaliser. Jusqu'où se conformer aux modèles existants en Occident ? Jusqu'où ne pas s'y conformer ?

Voilà les questions que l'on se posait conjointement avec la partie malienne. La page devenait conceptuellement blanche et l'aventure pouvait commencer dans une relative liberté – « relative », car la décision de faire un musée était prise, et elle supposait le respect des règles et des codes de ce type d'équipements.



NOUS SOMMES L'AUTRE

Le regard venant de l'extérieur s'affirme toujours comme tel. La relation à l'altérité est essentielle pour guider tout dessein culturel. En quoi le statut de l'Étranger et de l'Autre est-il nécessaire à affirmer pour construire un projet dans lequel chacun a sa place. Et nous-mêmes comme Autre et comme hôte.

RENCONTRE AVEC PIERRE VERGER, HOMME LIBRE PHOTOGRAPHE, ETHNOLOGUE, INITIÉ VODOU

Pierre Verger n'était pas un ethnologue avec une méthodologie planifiée et des postulats de départ, mais un être humain présent dans une société qui l'acceptait. Homme libre, promeneur, il aimait être là, simplement là, dans une drôle d'idée de l'ailleurs. Il ne supportait pas de vivre en France, l'ailleurs était en lui. On (le CNRS lui donna le titre d'ethnologue, qui ne l'intéressait guère. Né au début du XXe siècle, il appartenait à cette génération de l'époque coloniale qui voyageait librement avec son appareil de photo. Sa différence avec les autres ethnologues résidait dans le fait qu'il ne cherchait pas à créer une connaissance sur un peuple, mais simplement à vivre avec lui. Il s'arrêtait là où ses appétits et ceux de l'hôte étaient partageables. Il finit par se sentir bien à Salvador de Bahia au Brésil et dans les pays du golfe de Guinée. Et il y vécut jusqu'à la fin de sa vie. Il devint à la suite de multiples hasards un grand initié des religions fon-yoruba et des candomblés



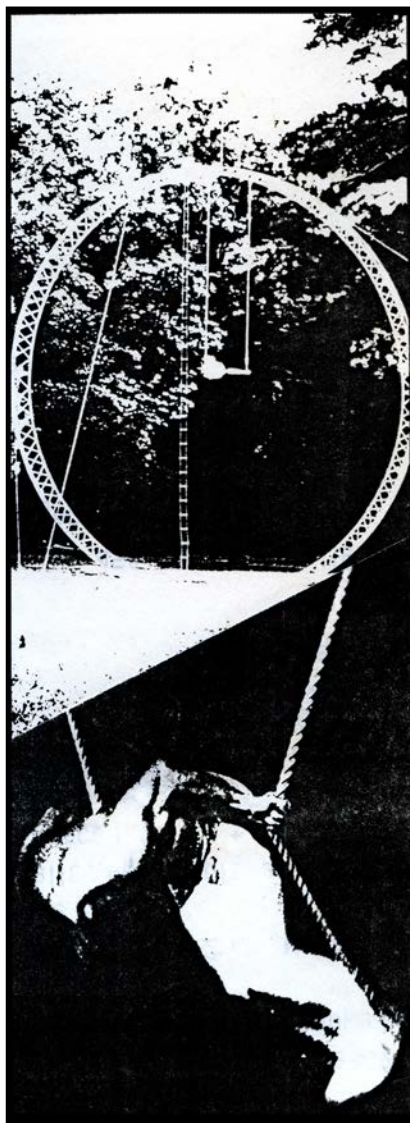
UN MONDE-COLLAGE

La mondialisation tolérable procède par agglomération et par collage, et non par la domination d'une culture au détriment d'une autre. L'enjeu de la communauté de destin est d'élargir le socle de cette culture mondiale et d'arriver à lui donner une richesse nourrie par ses composants.

UNE CULTURE MONDIALE COMME GALAXIE DES DIFFÉRENCES

IT'S A SMALL WORLD

Disney a une attraction très populaire dans ses parcs : *It's a Small World* où des poupées automates de tous les continents chantent une même chanson. Une façon primaire de montrer la diversité culturelle du monde, car les poupées extrême-orientales sont habillées de kimonos brodés, les africaines sont dans la jungle avec des jupes de paille, et les européennes dans des voitures avec des costumes. L'esthétique de base de chaque poupée et la chanson entonnée par toutes font de notre planète un monde commun. Il est évident que si l'on se plaçait du côté asiatique ou africain, la signification de l'image ne serait pas la même. *It's a Small World* touche à l'imaginaire collectif occidental et à sa vision du monde. C'est un propos américanisant de son propre cosmopolitisme qui fait intégrer à minima aux visiteurs



LA CULTURE POPULAIRE

CULTURE SAVANTE vs CULTURE POPULAIRE

*Impossible opposition entre culture savante et culture populaire !
Le monde de la culture n'est pas à opposer à celui du loisir. L'émulation
des sens, à travers le simple plaisir de vivre un instant dense, chargé
de multiples saveurs, est certainement la meilleure façon d'approcher
quelques questions existentielles.*

Un jour, en 2002, alors que je défendais une proposition d'étude de programmation muséographique en province devant une assemblée composée d'un représentant de l'État, du conservateur, des élus et techniciens municipaux et régionaux, une question presque accusatrice du représentant du Ministère de la Culture m'a été posée sur le trop grand nombre de références aux loisirs de notre bureau d'études et sur leur compatibilité avec les projets culturels.

Le fait de nous voir opposer une expérience dans le monde des loisirs malgré nos multiples références dans le domaine purement culturel me surprit. La question était formulée comme une critique, dans le ton même. Je voulus faire valoir la question du respect et de l'attention aux publics que le monde des loisirs peut apporter. Car ce dernier, à la différence de la culture, dont la décision et le financement sont essentiellement publics,



APOLOGIE DE LA FÊTE FORAINE

À l'heure où chaque territoire souhaite promouvoir son « grand événement », la fête reste un moment social bien particulier, un contretemps qui renverse les normes, les codes et les hiérarchies, et propose à chacun de faire partie d'une société idéale ou simplement autre, le temps d'un rêve en commun. Avec son cortège de déraison puisée au fond des rites profanes du monde entier.

Quelques années après le questionnement fondamental « quel musée pour le Mali ? », le hasard mit au cœur de mon activité une étude conséquente sur la fête foraine. C'est ainsi que je peux dire que ma vision de la culture populaire – et la création du Bureau d'Ingénierie Culturelle de la Fête et des Loisirs en 1986 – a pour deuxième fondement cette étude de plus de deux ans à plein temps sur la fête foraine, pour le Ministère de la Culture. Son contenu montre à quel point la fête, la fête foraine (deuxième activité de loisirs des Français, après le cinéma, les parcs d'attractions, avec l'implication de tous – riches et pauvres, Français, émigrés et étrangers, jeunes et vieux, aux niveaux de formation différents, « incultes » et « cultivés » –, représentent un lieu de partage d'un moment commun, comme peu d'activités peuvent s'en enorgueillir. Comme le sport mais... sans équipe adverse. Sans autre conquête que soi-même, grâce à la maîtrise et à la confrontation de son corps à ses peurs, ses angoisses, ses désirs. Seul et en groupe.



LES SURVIVANCES MAGNIFIQUES

LE CARNAVAL ET L'INVERSION

Les carnivals existent toujours, là aussi muselés et transformés en spectacles pour la majeure partie d'entre eux. Les syndicats d'initiatives et les comités des fêtes les ont transformés en arguments touristiques sans rapport avec leurs fonctions, que l'on retrouve encore en France avec les exemples de Belfort, Strasbourg, etc. où le carnaval est la fête de la population.

Et pourtant, inversion des sexes, des rôles sociaux, des âges : le carnaval est le refuge des désirs interdits. L'ivresse joue son rôle pour se désinhiber et assumer un rôle rêvé ou dont la réalité est caressée dans ses désirs les plus profonds. C'est aussi l'occasion d'exprimer une colère en forme de pied-de-nez burlesque au politique, au pouvoir, aux différentes formes de pouvoir.

Le carnaval passe du somptueux au ridicule et nous plonge un temps dans le tréfonds de ce que nous sommes spontanément, de ce que nous sommes capables d'inventer de nous-mêmes. Chacun se fabrique et fabrique sa relation à l'autre en toute liberté. Aujourd'hui on tente de ressusciter le carnaval, sans bien savoir ce qui le compose : « Je n'ai pas à faire la fête des autres », dit justement Jérôme Savary quand il participa à l'organisation de la Fête de Cendrillon, à La Rochelle dans les années 1980. Et c'est peut-être un maître mot

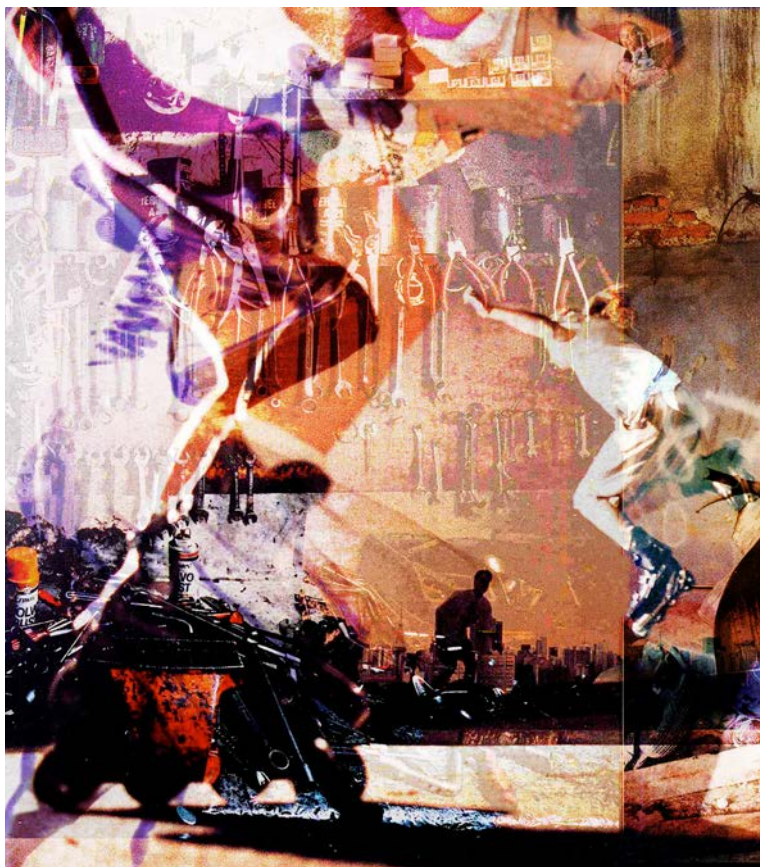


PENSER UN URBANISME FESTIF

Penser la place de la fête, de l'outrepassement de l'ordre dans une ville, tous les jours avec des rues et des quartiers destinés à la nuit, ou exceptionnels avec la place des Fêtes et des foires, c'est redonner à l'urbanisme ou plutôt à l'art de concevoir la ville, toute sa place aux loisirs et à la culture. Le musée ou le théâtre ne peuvent, seuls, y suffire.

La fête est la ville, alors que le parc d'attractions est un univers clos autonome de la cité, voire hors la ville. C'est là où je découvre à quel point la fête, la fête foraine et la ville ne forment qu'un. Certes cela paraît une évidence, une fois la chose dite. Certaines villes ont maintenu leur fête en centre-ville, changeant le visage de la collectivité (de la Fête des Géants dans le nord de la France aux férias du sud et sa perception dans le temps. La ville, transfigurée pour un jour, reste gravée dans sa perception de tous les jours. L'urbanisme bien peigné des centres-villes devenus muséaux et vides comme celui hygiénisé des banlieues qui ne sont pas encore trop dégradées ont rejeté ce qui les célébrait à leur façon : la fête de la ville que la fête foraine incarnait et accompagnait.

Chaque commune a son histoire et ses traditions : c'est sur cette base que peut renaître la fête. Aujourd'hui, la crise d'identité de notre civilisation s'exprime par la banalisation des attractions foraines. La ville a besoin d'être nommée et vécue dans des moments collectifs,



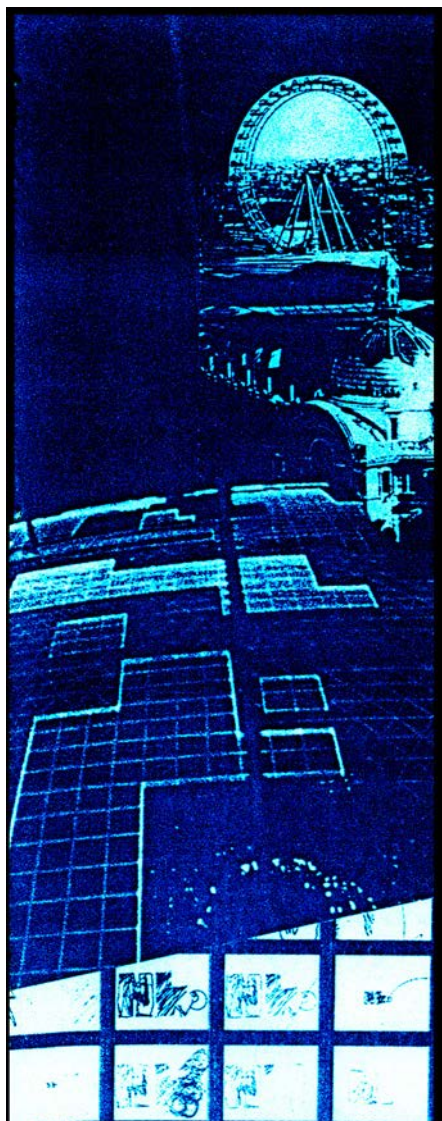
L'ÉVÉNEMENT, L'ÉPHÉMÈRE, LE FUGACE

Nos sociétés politiques perpétuent le schéma du XIXe siècle voulant hygiéniser la société. Elles continuent de s'illusionner sur l'homme social parfait. Et de faire fi de la nature de l'homme qui a besoin de simulacre pour exprimer et exulter ses passions.

Nous n'avons pas voulu que l'événementiel stricto sensu devienne une de nos activités principales, même si chaque fois que nous avons été amenés à nous en occuper, ce fut un réel bonheur. Comme pour la Coupe Africaine des Nations africaines dont nous avons conçu et réalisé tous les événements en 2002 au Mali.

Mais ils'agissaitlà d'une exception dans notre activité : probablement histoire de nous confronter à la réalité de ce que nous projetons le plus souvent dans ses grandes lignes ; probablement aussi parce que davantage architectes de « l'éternel » que metteurs en scène de « l'éphémère », nous étions amenés par nos compétences initiales à rester en retrait de l'éphémère. Et pourtant !

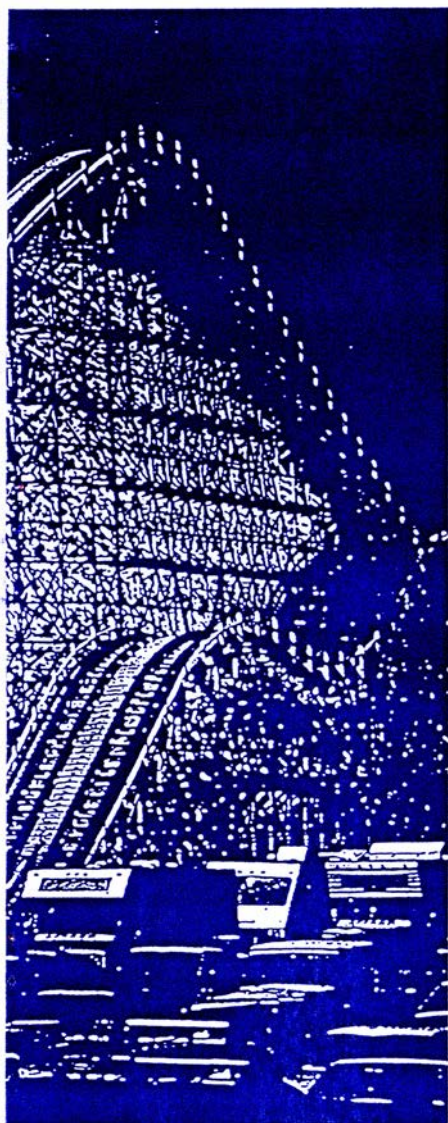
L'événementiel regroupe les festivals, les saisons, les événements festifs ou culturels, les animations... liés à un équipement ou un territoire, qu'il soit une ville ou un pays. Nous avons toujours intégré cette dimensionl



LES FESTIVITÉS EN GRAND, À L'ÉCHELLE D'UN PAYS, D'UN CONTINENT

L'exemple de la Coupe Africaine des Nations à Bamako - la CAN 2002 : il s'agit probablement du souvenir le plus émouvant de ma vie professionnelle. Car le plus inattendu et le plus en résonance immédiate avec un peuple. Et en même temps le plus extravagant par rapport à la culture et au patrimoine et à sa dimension politique. Une heure, une heure seulement pour tout dire avant le coup d'envoi du premier match.

Alpha Konaré, avec qui j'avais conçu le Musée National du Mali en 1977 et gardé des relations amicales tout au long de ses différentes périodes d'opposition politique, était devenu en 1992 Président de la République du Mali, élu légalement au suffrage universel après une guerre civile d'une année mettant fin à plus de vingt années de dictature. Pendant les deux mandats réglementaires de sa présidence, il m'avait prévenu que je n'aurais pas de travail de sa part afin de ne pas m'exposer. Il a fait de même pour sa famille et ses amis proches, à la différence de bien des chefs d'État. Pourquoi pas ? Même si je ne peux que regretter de n'avoir pu élaborer une vision de la ville et du territoire à ses côtés.



LES PARCS D'ATTRACTIONS, UN UNIVERS CLOS

Les parcs d'attractions, même si l'accumulation des manèges y est la même que dans les fêtes, relèvent d'une autre démarche : celle du monde clos, à la différence de la fête foraine de centre-ville. Cela permet la maîtrise totale du parcours du visiteur... mais il s'agit de satisfaire celui-ci de A à Z, du manège pour enfants à celui à sensations pour adolescents, de la gestion des restaurants aux files d'attente.

LE MODÈLE DISNEY

Il s'agit là d'une problématique devenue globale et financière en milliards d'euros ou de dollars.

Au milieu des années 1980, j'ai pu faire quelques notes stratégiques sur des projets de parcs : parmi eux, Disney avant son implantation, à l'époque où la France avait peur que le « pactole » ne lui échappe. Laurent Fabius, Premier Ministre de l'époque, céda à toutes les demandes « disneyènes », alors que ma note demandée par un ami conseiller de son cabinet disait très clairement qu'il ne fallait pas avoir peur de ne pas être choisi, le choix de Disney reposant sur des évidences marketing dont il fallait au contraire tirer parti : le nom de Paris, un des hubs aériens les plus importants d'Europe



PATRIMOINE FORAIN & ARTS VIVANTS

Le patrimoine forain s'insère dans la question plus générale du patrimoine des arts vivants...

UN ART DE LA VIE ENTRE PARENTHÈSES

L'art pour l'art est une notion qui n'a pas guidé les créateurs de l'univers des formes du monde forain. Car la fête foraine, c'est l'éphémère, le plaisir instantané, l'expression directe d'un pan de notre société dans une vision de l'homme curieux qui a besoin de s'étourdir dans un moment partagé. La fête foraine, c'est la baraque et le manège avec son décor et ses sujets, certes, mais c'est aussi le mouvement du manège, la parole du bonimenteur, les cris aigus des filles dans les airs et les rires du public : c'est un fragment de la vie en commun.

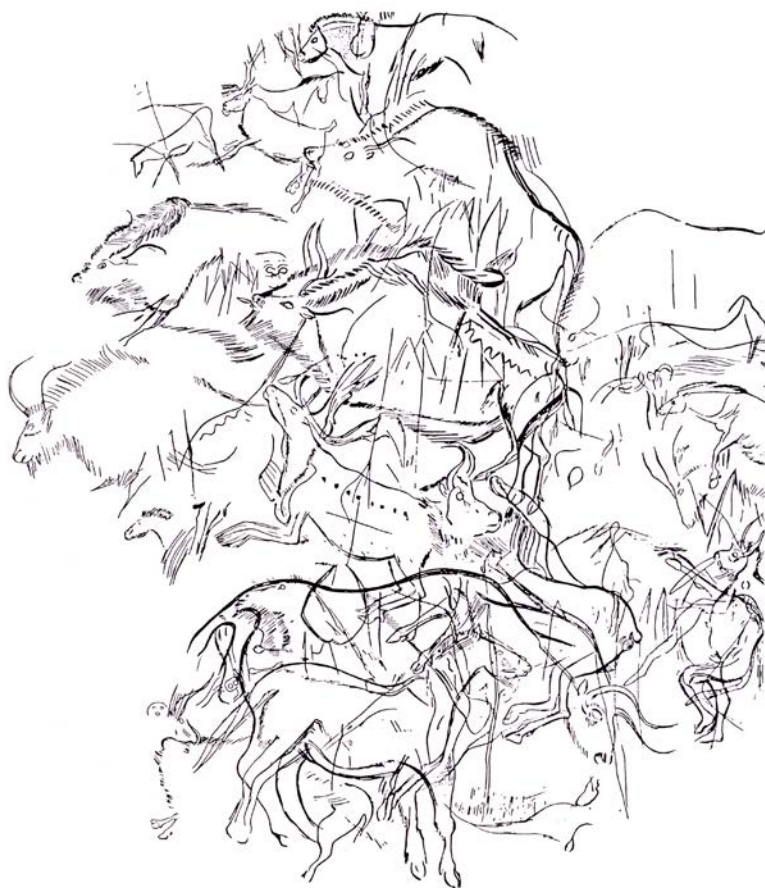
La notion d'art est donc à relativiser, les dénominations sont diverses : art populaire, art décoratif, art mécanique. L'art forain est un art sans prétention qui ne cherche qu'à correspondre aux désirs éphémères d'une population. Et qui lui colle à la peau. L'associer aux autres genres « ennoblit » de l'univers des formes en général lui permet une reconnaissance institutionnelle. Reste posé le problème du patrimoine et de sa préservation.



L'ART EST UNE EXPÉRIENCE

Le regard sur le monde des formes à travers le temps et l'espace rend le regard plus large et aiguise les sens. Par ailleurs, dire que l'Art Contemporain est à situer parmi les expressions contemporaines, y comprises africaines, permet d'ouvrir tous les champs formels. Comprendre certains mécanismes du monde des formes et de l'art permet de donner toute sa place à l'émerveillement sans nier par ailleurs la nécessité de didactisme.

Bouleversante préhistoire	119
L'émotion de la Grotte des Trois Frères	119
<i>Les Imaginaires de la Préhistoires</i>	121
Parc Pyrénéen de l'Art Préhistorique, grotte de Niaux	122
Les formes parlent d'elles-mêmes	131
De l'art contemporain aux expressions contemporaines	137
Art & métiers d'art	145
L'exemple du site verrier de Meisenthal	155
<i>Revue Noire</i> , l'art contemporain africain	161
<i>Suites Africaines</i> , exposition totale	169
<i>100 ans de Cinéma Égyptien</i> , exposition paradoxale	177



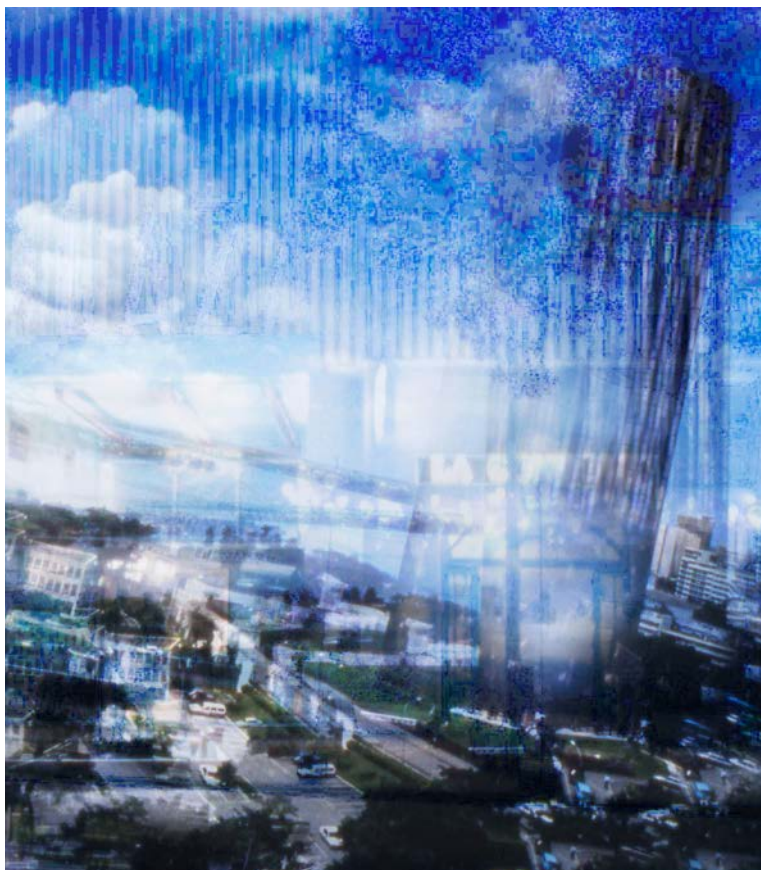
BOULEVERSANTE PRÉHISTOIRE

Dans le silence d'une grotte, l'évidence face à des peintures dont on ne sait rien : l'art est une expérience, pas un cours magistral. Dans un monde culturel et artistique de plus en plus scolaire, comment redonner toute leur place à l'émerveillement, à l'émotion, au sacré ? Probablement en laissant « parler » les formes, sans bruit de fond et sans manuel.

L'ÉMOTION DE LA GROTTES DES TROIS FRÈRES

Jean Clottes, archéologue, directeur de l'archéologie de la Préhistoire au Ministère de la Culture, et originaire de la région de Foix, nous a octroyé, en accord avec la famille Bégouën, le privilège – oh combien rare ! – de visiter, avec Pascal Martin Saint Leon, la grotte des Trois Frères (du Paléolithique supérieur. Il s'agit d'une grotte privée, découverte en 1914. La famille Bégouën, propriétaire du site (sur trois générations, s'en montre respectueuse plus que toute autre autorité. Elle se considère avant tout comme le gardien vigilant d'un bien culturel essentiel à l'humanité : minimum d'interventions, pas de visite (deux cents personnes en un siècle.

Le chemin complexe à l'intérieur est un sinueux sillon dans la roche laissant de part et d'autre la terre, recouverte d'une fine poussière millénaire, vierge de toute nouvelle trace. L'émotion paralyse à mesure que les goulots d'étranglement



LES FORMES PARLENT D'ELLES-MÊMES

LA VISITE, LE TEMPS DE L'ÉMERVEILLEMENT

Avoir peur de ne pas s'émouvoir devant ce qui est désigné comme un chef-d'œuvre ou une œuvre importante est un sentiment commun. Et je vois parfois dans les yeux du visiteur ce profond désarroi d'observer une image qui ne le touche en rien. Même si le « guide conférencier » ou le « médiateur culturel » tente d'expliquer pourquoi, souvent en utilisant des phrases incompréhensibles ou inversement des formules trop triviales. Ce n'est pas parce que le rouge est à côté du noir ou que l'artiste a peint le jour où sa femme l'a quitté que l'on doit être bouleversé aux larmes... On voit bien que les mots, la limite des mots brident la puissance des formes. Si les formes ne racontent rien malgré toutes ces informations « cultivées », eh bien elles n'expriment rien. Et il restera au public son achat dans la boutique finale pour dire « je l'ai FAIT »... s'il est nécessaire de le dire.

Les grandes expositions des premières années du Centre Pompidou, comme Paris-Moscou, Paris-Berlin, le Temps des Gares, intégraient toutes les disciplines et les médias possibles – du cinéma aux arts plastiques, de l'architecture à la mode... – dans des espaces de natures très différentes,



DE L'ART CONTEMPORAIN AUX EXPRESSIONS CONTEMPORAINES

Parler de l'Art Contemporain en commençant par évoquer ses publics et sa fonction emblématique et sociale permet de situer la démarche de l'ingénierie culturelle dans ce domaine. L'implication dans le monde des formes dans son ensemble permet de cesser de sacraliser uniquement l'art savant pour honorer tous types d'expressions dans la mesure où elles sont inspirées par des talents novateurs ou par une tradition puissante.

LE PUBLIC EN NOMBRE ET EN QUALITÉ

L'Art Contemporain comme une somme d'expressions artistiques partagées par le plus grand nombre : une idée qui peut faire sourire quand on pense à la réalité « du plus grand nombre »...

En revanche, on peut affirmer avec certitude que le public s'élargit face à une offre exponentielle depuis vingt ans. Jamais la notion de public ou clientèle de niche n'aura été aussi vraie : elle s'évaluait en France aux alentours de 200.000 personnes dans les années 2000. Peut-on dire aujourd'hui que le chiffre a doublé ? Plusieurs études que nous avons menées à ce sujet nous permettent une telle évaluation et nous arrivons,



ART & MÉTIERS D'ART

Autant le respect de l'art est grand, autant la place des métiers d'art a du mal à se faire dans un monde où l'on confond souvent artisanat, métiers d'art et art.

Avec la problématique des métiers d'art et de l'artisanat, nous mesurons le paradoxe de notre société matérialiste qui, tout en mettant au sommet l'œuvre d'art, n'attache pas d'importance à l'objet en dehors de sa cartésienne fonctionnalité. Phénomène amplifié par la mode aux cycles de plus en plus courts. On jette avant l'usure.

L'objet en Occident, qu'il soit industriel ou manufacturé, ne présente de valeur ajoutée à sa fonctionnalité que dans la mesure où il permet l'affirmation de l'individu dans la société – le costume et la voiture en sont les premiers exemples. Et cette affirmation est moins visible pour les objets issus des métiers d'art en tant que tels, sauf depuis quelque temps pour les métiers en passe de disparaître, et remis à l'honneur par les créateurs et leurs clients. Là nous touchons à une dimension artistique et culturelle de l'objet qui transcende sa valeur fonctionnelle. Souvent le directeur artistique, designer, architecte, concepteur sera issu du monde de l'art, ce qui pourra renvoyer à la valeur de l'art tout court, dans certains cas où la signature de l'artiste jouera avant le talent et le savoir-faire artisanaux.



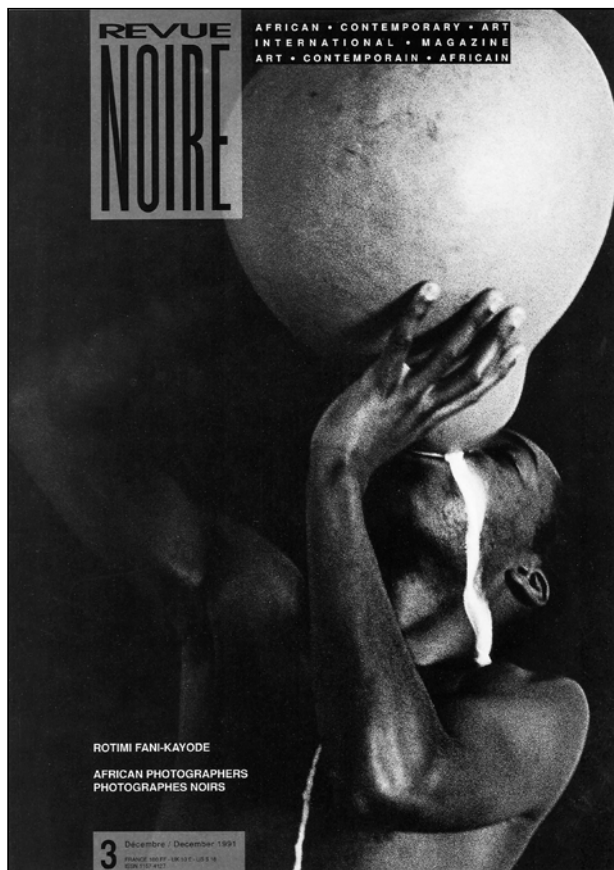
LE SITE VERRIER DE MEISENTHAL

L'étude qui nous a été confiée en 2005 portait sur le développement et la cohabitation des structures qui occupent le site de Meisenthal depuis son abandon. Reconversion réussie d'un site industriel abandonné.

UN EXEMPLE DE SITE REPRODUCTIBLE ?

Le projet du site verrier de Meisenthal se situe dans le « pays du verre et du cristal » des Vosges du Nord, où les manufactures de Lalique et Saint-Louis perpétuent l'excellence du savoir-faire cristallier français (non sans difficulté d'ailleurs). Historiquement, Meisenthal rentre dans l'histoire devenue répétitive d'une grande verrerie qui fait faillite, laissant au cœur du bourg une emprise hors de proportion avec son contexte urbain et plongeant l'ensemble des activités connexes – bars, épicerie, logements... – dans le désarroi.

Une association d'anciens ouvriers récupère pour un franc symbolique le fonds documentaire et la production restante, la commune et le département achètent les bâtiments et les terrains. Et se crée dans un premier temps un musée dynamique de droit privé (association), qui achète au fil des années avec l'aide de l'État et des collectivités locales des pièces et collections pour former un musée de référence de l'art verrier. La communauté de communes s'engage



REVUE NOIRE

L'ART CONTEMPORAIN AFRICAIN

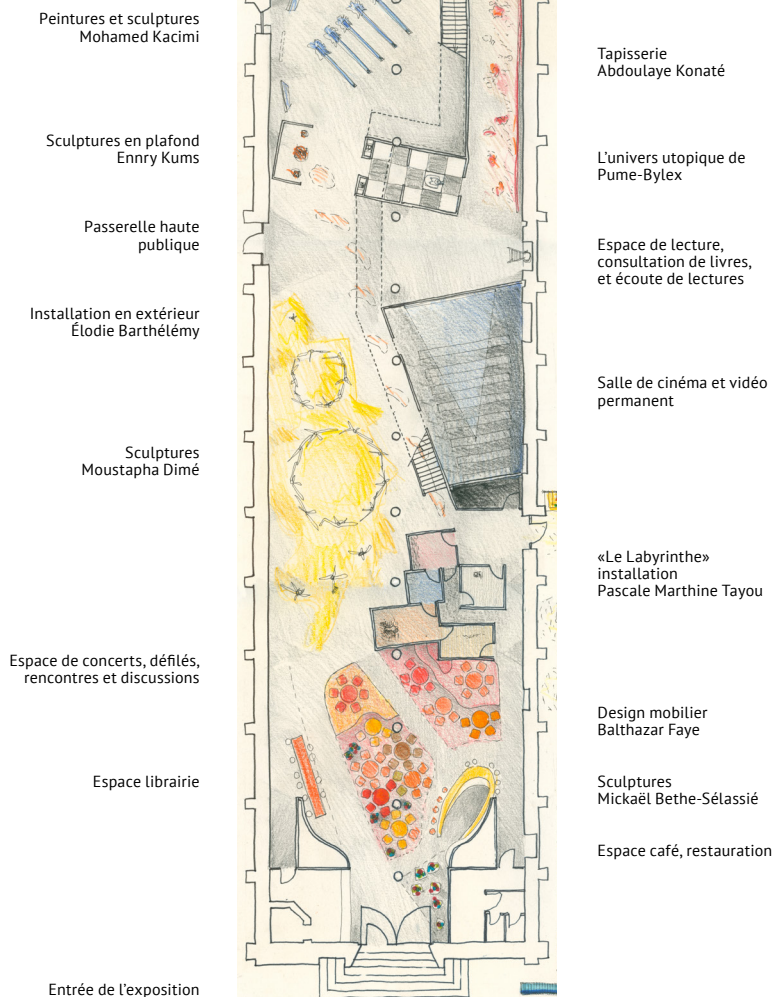
Revue Noire est une revue sur la création contemporaine africaine, une maison d'édition, de production de films, de musique et d'exposition née au début des années 1990 : probablement mon engagement majeur, ici simplement évoqué.

REVUE NOIRE, UNE PENSÉE AGISSANTE

Lors de mes multiples missions concernant le patrimoine en Afrique, j'ai rencontré nombre d'interlocuteurs et amis issus de différentes nations qui, comme moi, se trouvaient exaspérés par une vision ethnographique, exotique et unilatérale de l'Afrique. Le désir de montrer la contemporanéité africaine, la plus souvent urbaine, s'inscrivant dans le monde, fut alors le moteur de la création de Revue Noire.

Au milieu des années 1980, la rencontre avec Bruno Tilliette, alors rédacteur en chef des éditions Autrement, et Simon Njami, jeune écrivain camerounais, fut déterminante. Nous partageons l'idée d'une Afrique plus urbaine que rurale, plus moderne que réellement spécifique, plus ouverte que fermée et identitaire. L'Afrique n'était plus le berceau d'une humanité arrêtée dans son évolution, mais bien

COUVENT DES CORDELIERS



« SUITES AFRICAINES » EXPÉRIENCE D'EXPOSITION TOTALE

Reconsidérer le regard sur les expressions contemporaines africaines hors de la seule interprétation par l'histoire de l'art occidentale impliquait de renouveler l'exposition en la transformant en expérience. « Suites Africaines » est une exposition marquante produite en 1997 par Revue Noire qui déroule un rapport nouveau au visiteur. Une somme de notre approche générale de l'exposition.

LA CONVENTION DE L'EXPOSITION ET LE « WHITE-CUBE »

Depuis maintenant plus de deux siècles, l'exposition se confond avec le musée et la muséographie, avec ses rites de l'accrochage et du décrochage. La présentation est devenue avec le temps de plus en plus neutre pour s'effacer devant l'œuvre. Les exercices architecturaux de ces dernières décennies sont bien là pour l'affirmer, avec le Centre Pompidou ou le MOMA de New York... ou n'importe quel « white-cube », devenu un nom de galerie tellement il s'agit là d'un archétype d'espace pour montrer l'Art Moderne et l'Art Contemporain : murs blancs, lumière zénithale ou artificielle crue type « lumière blanche », espaces nus le plus simplement géométriques. Une sorte d'hygiène conceptuelle de l'espace et de la création puisant un ordre et une raison d'être dans les grands courants utopistes de la pensée matérialiste.



100 ANS DE CINÉMA ÉGYPTIEN

UNE EXPOSITION PARADOXALE

Faire une exposition, c'est tenter de faire partager ce que l'on peut ressentir d'un sujet inconnu à découvrir et à faire découvrir. S'imbiber suffisamment d'une connaissance, pour en saisir la teneur ou l'essence, toujours accompagné du spécialiste – auteur de l'exposition qui en maîtrise la précision. Pour faire marcher le visiteur dans un univers de films habituellement vus assis.

Quand le directeur des expositions de l'Institut du Monde Arabe, Brahim Alaoui, me confia l'exposition sur le cinéma égyptien, toutes les images des cinémas du monde, de la Chine, du Japon, de l'Afrique Noire, de l'Inde, de l'Espagne, de l'Amérique latine, défilèrent en moi. Comme si le cinéma égyptien n'existait pas sans les autres images du monde, d'un monde différent qui était devenu le mien sans le connaître pour autant vraiment, dissociant simplement une partie noble que je croyais marginale d'une partie confuse, feuilletonesque à l'indienne. Une voix bien sûr, celle d'Oum Kalthoum, des films de Youssef Chahine et quelques images de documentaires.

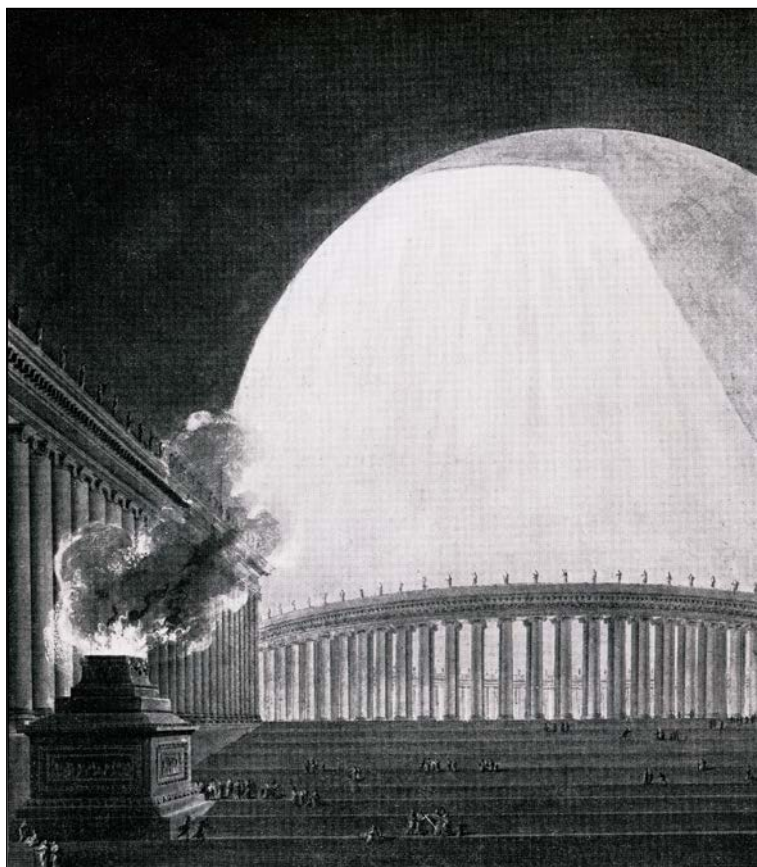
En allant dans quelques salles de plein-air du Caire, je revivais l'exotisme absolu de ces images projetées dans les salles de Bamako des années 1970 où la séance de deux films



LE MUSÉE, LE PATRIMOINE & LA CULTURE

Le musée est-il sacré et intouchable ? Exprimerait-il demain la substantifique moelle des civilisations et des cultures ? Le musée et la ville où le politique doit garder sa place d'acteur. Quelle est la place de la culture scientifique dans notre société ? Les musées de société sont-ils condamnés ? Quand les civilisations du monde entier rentrent dans les collections et les musées occidentaux à travers leurs objets et leurs chefs d'œuvre, que peut-on penser du rôle de ces musées ? Le Musée du Quai Branly comme exemple et la création de Photoquai, biennale des images du monde.

le musée est-il sacré & intouchable ?	185
Le musée & la mémoire	187
Le Mémorial ACTe de Guadeloupe	191
Le musée & la société	199
Le musée & la culture scientifique	205
Le Musée du Temps de Besançon	207
Ouvrir grandes les portes du panthéon culturel	212
Le musée & la ville	214
Le musée & l'Autre	223
Le Musée du Quai Branly Jacques Chirac	225
Restitution du Patrimoine africain	227
Photoquai, biennale des images du monde	231
Il n'y a pas de civilisations fermées	235
L'utopie du Familistère de Guise	239
L'argent de la culture & la culture d'État	247



LE MUSÉE EST-IL SACRÉ ET INTOUCHABLE ?

Porter un regard critique sur le rôle des musées, des centres d'interprétation et des mémoriaux est aujourd'hui nécessaire, après les évolutions et développements fous de ces dernières décennies.

L'EXPANSION DU MUSÉE

Tout le monde peut créer un musée : le terme n'est pas « déposé ». Le propriétaire de n'importe quelle collection qui possède un lieu pour la conserver et la présenter peut appeler cet ensemble « musée », s'il le désire... Je parle de lieu mais en fait ce n'est même pas obligatoire, car il y eut dans le passé des musées forains – dans les fêtes foraines principalement au XIXe et première moitié du XXe siècle – qui montraient des curiosités comme une collection de fœtus dans le formol. Ces musées étaient le support pour raconter l'Histoire (avec un grand H) comme la petite histoire, mais aussi les mécanismes plus ou moins magiques des techniques et des sciences naissantes comme l'arc électrique.

Durant ces quarante dernières années, la demande en France est devenue déraisonnable : des projets en tous genres se sont mis à foisonner sur l'ensemble du territoire, du musée du bouton de culotte à ceux, à foison, du monde rural.

LE MUSÉE & LA MÉMOIRE

Le musée est devenu le nouveau temple « laïque » d'une société qui ne se définit là que par ses repères au passé. Pourtant dans un monde en continu renouvellement, au patrimoine matériel et immatériel en bouleversement, à la géographie changeante, celui-ci est-il devenu un besoin essentiel ?

UNE SOCIÉTÉ ENTIÈREMENT TOURNÉE SUR SON PASSÉ ?

Aujourd'hui, alors que « tout va mal » (bien que jamais le niveau et le confort de vie des Français n'aient été aussi hauts dans l'histoire du pays), on se plaît à dire une chose pour le moins contestable : « On ne peut pas bâtir un futur sans connaissance et valorisation de son passé ». Et il est acquis que le musée est devenu le nouveau temple « laïque » de la société contemporaine occidentale. Dans un monde qui évolue vite, le repère du passé est devenu un besoin essentiel, même si celui-ci se révèle peu sollicité ou consulté. Le patrimoine est considéré comme intemporel et sans évolution possible, et ce désir de figer l'histoire – on le remarque particulièrement dans les centres historiques des villes – paraît d'autant plus troublant que tout le reste de la société bouge à toute vitesse.

Comment, dès lors, concilier ce désir effréné d'avancer tout en gelant toute une part de nous-mêmes ? Et de désigner des gardiens à qui

l'on confie tout un pan de la vie sociale : le patrimoine, les musées et les monuments historiques qui s'appliquent à des secteurs de plus en plus larges... Ces gardiens, les techniciens publics et privés dont nous faisons partie, ont cette responsabilité de proposer une vision de la société qui ne s'applique pas seulement au patrimoine matériel, mais aussi désormais au patrimoine immatériel : tradition orale, musique, arts vivants, savoir-faire de métier d'art, etc.

MULTIPLIER LES MÉMORIAUX, UNE DÉMARCHE MORTIFÈRE

Cette prolifération des musées se substituant aux activités économiques disparues ne pouvait être, de près ou de loin, qu'une maigre substitution. Multiplier le mémorial de tout et de rien à chaque carrefour est une démarche mortifère qui ne crée pas de sens pour autant, ni même de vie. Cela représente seulement des balises, les symboles d'un déclin ou bien simplement d'un passé qui n'est plus aujourd'hui.

Combien de musées du territoire français ne sont pas fréquentés par leur population locale, alors qu'ils ne parlent que d'elle ? Comme si le monde muséal et patrimonial, quel qu'en soit le sujet, était hors du temps et de l'espace, et qu'il ne concernait pas la société d'aujourd'hui, malgré une « direction des publics » auprès de chaque structure inventée depuis peu. Aussi la population associe-t-elle souvent le musée à l'ennui, voire à la mort, ou pour le moins à la fin de la fonction vivante de l'objet devenu une œuvre, voire un chef-d'œuvre (on le voit bien dans les musées ou écomusées du monde rural).

Au nom d'un combat contre l'oubli tout à fait justifié concernant la dernière guerre mondiale et le nazisme, « le devoir de mémoire » s'applique maintenant à tous les sujets. Comme si une société pouvait n'être qu'un immense mémorial de sa propre identité passée, alors que toute identité se fabrique au présent. La projection dans le futur qui forme la réalité de l'identité du présent s'exprime ailleurs, hors de toutes contraintes sinon économiques, techniques et sociales. Le lancement national et international de l'Airbus 380 a été une affaire qui n'évoquait en rien le patrimoine. Et heureusement que la Corée, l'Inde et



LE MÉMORIAL ACTE

Le Mémorial ACTe, Centre caribéen d'expression et d'interprétation de la traite et de l'esclavage à Pointe-à-Pitre, est probablement un des projets les plus délicats que nous ayons conçus pour une collectivité. Avec une mission qui commence par le concept de base, puis qui se développe autour de la programmation, tant de l'architecture que de l'exposition permanente. Avec, de plus, la conception du Festival Caribéen de l'Image qui a occupé la salle d'exposition temporaire le jour de l'inauguration, en 2015, et la coordination de l'édition de deux catalogues.

Mon engagement dans Revue Noire fut un argument pour nous choisir alors que nous étions majoritairement Blancs. Ce que je n'avais jamais ressenti avec Revue Noire, je l'éprouvais ici pour la première fois : un malaise jusqu'au tréfonds de moi-même et auquel je dus me faire raison. Je m'en suis déjà expliqué pour le Musée National du Mali, mais la situation est là différente, car le renvoi d'image est fort. Nous n'avons pas à nous excuser d'exister dans notre intégrité de Blanc, de Noir, de Gris ou de Vert. Être libre de son présent et de son futur implique de pouvoir s'affranchir des crimes comme des gloires de ses aïeux. Il en est de même pour l'esclavage dont nous ne sommes pas les enfants si nous ne le désirons pas. C'est là la liberté de l'Homme. Nous sommes héritiers d'une société et d'une civilisation certes, mais nous ne sommes pas obligés d'en accepter tous les héritages. Voilà pourquoi il était

LE MUSÉE & LA SOCIÉTÉ

MUSÉE BEAUX-ARTS ET MUSÉE DE SOCIÉTÉ

Parmi les musées, nous revenons sur la distinction fondamentale entre le musée beaux-arts et le musée de société. Ce dernier regroupe toutes les formes « des arts et traditions populaires » au musée de site, en passant par tous ceux qui se multiplient aujourd'hui autour des métiers disparus ou en cours de disparition : l'ancien tissu industriel et manufacturier français. Cette différenciation est essentielle, car l'objet passera du statut d'œuvre voire de chef-d'œuvre au simple statut d'objet dont la valeur sociale, technique et d'usage, prédomine sur la valeur artistique. De fait, la dichotomie qui a fondé le statut et le rôle des musées au XVIII^e siècle perdure toujours actuellement, y compris à la Direction des Musées de France où les musées de société restent les parents pauvres, malgré leur multiplication. La quantité de restaurations et valorisations des musées beaux-arts français est en revanche si grande.

Pourtant les musées de société peuvent révéler un impact plus grand sur le public qu'un musée des beaux-arts : par exemple à Besançon, la première tranche réellement incomplète du Musée du Temps (horlogerie), malgré des fréquentations doubles (70.000 visiteurs) de celle du Musée des Beaux-Arts, n'arrive pas à déclencher le financement de sa deuxième tranche,

LE MUSÉE & LA CULTURE SCIENTIFIQUE

Le divorce entre le muséum scientifique et le musée beaux-arts date du XVIII^e siècle. Avant, point de distinction entre arts et sciences, alors que les cabinets de curiosités se remplissaient d'« objets » de tous ordres pour, sinon connaître le monde, au moins en appréhender l'étendue et la diversité : du dessin de l'école hollandaise du XVII^e siècle au coquillage rapporté de Polynésie, des papillons épinglés d'Amazonie aux fragments de pierres semi-précieuses, de la boîte en ivoire chinoise à l'arc indien. Parfois l'amateur s'émerveillait, parfois il cherchait à comprendre : dans l'esprit du reliquaire religieux, l'ordre du monde se situait bien quelque part dans cet ensemble.

Le rapport du public avec la culture scientifique et technique est moins complexé que vis-à-vis des beaux-arts. Car si ces derniers intimident, la culture scientifique, elle, fascine : on voit bien qu'il peut y avoir de la magie à voir tourner un mécanisme ou un appareil faire des éclairs... Tout cela grâce à l'homme qui comprend et fabrique. Et la culture scientifique est bien une culture. Je suis toujours étonné qu'en Afrique Noire, une exposition de peinture ne passionne pas les foules. En revanche, j'ai vu une exposition sur les mathématiques au Centre culturel français de Cotonou au Bénin qui a connu un succès jamais atteint.



LE MUSÉE DU TEMPS DE BESANÇON

La ville de Besançon décide de se doter d'un musée de l'horlogerie dans le Palais Granvelle du XVI^e siècle. En 1992, la conservatrice, Joëlle Mauverhan, fait glisser le projet en « musée du temps » – en partant de cette notion philosophique attachée à la connaissance du temps, de son calcul, sa mesure, la recherche de sa maîtrise, et l'apport de cette histoire à nos cultures et sociétés. Un exemple de programmation passionnante et inventive. Mais non respectée et réalisée de façon partielle et absurde, la réussite sur le papier devient un échec.

INTERDISCIPLINARITÉ AUTOUR DES TECHNIQUES ET DE LA SCIENCE

C'est avec Amédée Mulin, collaborateur architecte de notre structure, que je suis intervenu pour réaliser la programmation muséographique aux côtés de la conservatrice qui devait rédiger elle-même son « programme scientifique et culturel ». Nous nous situons alors dans les premiers temps de l'exigence de production d'un document, le Projet Scientifique et Culturel, qui donne les grandes lignes et le détail de ce que le musée présentera au public, sorte aussi de faisabilité du projet. Les questions coutumières se posent : pour quels publics ?

OUVRIR GRANDES LES PORTES DU PANTHÉON CULTUREL

VIVRE UNE EXPÉRIENCE PLEINE ET ENTIÈRE

Considérer le temps de l'exposition non seulement comme le temps du sacré, mais aussi celui du trivial, du merveilleux et de l'amusement, pour l'initié et le profane. Créer les conditions d'une expérience pleine et entière à vivre par le visiteur.

LA CULTURE DE LA RAISON

Et en fonction des origines culturelles et religieuses de chacun, ce que l'on peut partager de notre culture qui a su tant inventer et qui invente toujours, c'est la culture scientifique et technique. Et par là les valeurs qui lui sont attachées.

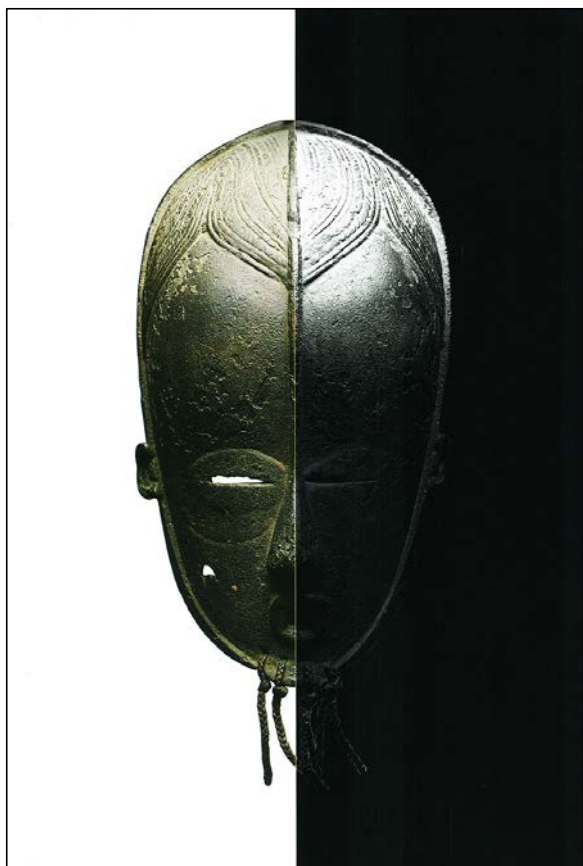
Notre culture – française et européenne – a été bâtie ces derniers siècles sur la Raison (avec une majuscule assumée, non sans... raisons !) qui invente les mécaniques complexes de la pensée des sciences et des techniques. À la Raison, une intuition, une recherche puis un modèle reproductible : une fusée, un avion, une voiture, un tournevis, un ordinateur en sont les produits.

LE MUSÉE & LA VILLE

QUALITÉ URBAINE & ARCHITECTURALE DU MUSÉE

Bâtiment emblématique au même titre qu'une église, une mairie ou un théâtre, le musée est devenu ces dernières décennies LE bâtiment symbolique d'une ville. Il est probable qu'aujourd'hui, ce ne serait pas un opéra qui façonnerait le quartier de l'Opéra ou un arc de triomphe le quartier de l'Étoile à Paris, mais bien un musée. Parmi les grands projets de François Mitterrand, la Pyramide du Louvre reste bien plus importante que l'Opéra Bastille : pourtant, elle n'était initialement qu'un « complément » fonctionnel du Louvre n'en changeant pas l'image historique, tandis que l'Opéra Bastille devait, lui, représenter un geste fort, symbolique et politique, qui avait pour fonction de marquer le paysage urbain contemporain de la capitale – la Bastille, symbole de notre chère Révolution française. Hélas, la si piètre qualité urbaine et architecturale de l'Opéra Bastille en a voulu autrement. Mais nous sommes bien là dans un double registre : architectural et urbain.

Se pose alors le problème du contenu. Si le Louvre y répond pleinement, le musée de Bilbao beaucoup moins : le contenu devient presque un alibi à l'architecture qui joue en revanche pleinement son rôle emblématique dans le renouveau urbain. Le public, peu féru d'un art moderne et contemporain



LE MUSÉE & L'AUTRE

Quand les civilisations du monde entier rentrent dans les collections et les musées occidentaux à travers leurs objets et leurs chefs d'œuvre, que peut-on penser du rôle de ces musées ? Le musée a-t-il jamais été un instrument de connaissance de l'Autre ?

Toutes les sociétés d'aujourd'hui sont devenues cosmopolites et urbaines, qu'elles soient européennes, africaines, asiatiques ou américaines – et ce, non seulement par les influences, mais aussi par la réalité du croisement des peuples sur un même territoire. Les télévisions, les radios et les journaux, mais aussi la parole de celui qui voyage, les objets importés, sont les principaux moyens de connaissance, d'appréhension de rencontre des cultures, pour ne pas évoquer l'évidence de la rencontre physique de l'autre qui, elle, est devenue quotidienne.

Si une partie de l'Europe découvre avec un certain malaise qu'elle est devenue multiraciale et multiculturelle, l'Afrique l'a constaté depuis bien longtemps avec l'intrusion violente de la colonisation, et le vit encore aujourd'hui dans une autre réalité, un autre rapport à l'Autre qu'elle bâtit jour après jour.

Mais ne trichons pas sur les capacités occidentales à comprendre l'autre : si le monde était dans nos capitales occidentales depuis plusieurs générations,

LE MUSÉE DU QUAI BRANLY JACQUES CHIRAC

En 1998, soit huit ans avant son ouverture en 2006, je faisais parvenir une note sur la conception du Musée Branly à la demande de Stéphane Martin, le directeur, et de Germain Viatte, le conservateur en chef et directeur du Musée de la Porte Dorée (ancien Musée des Colonies) dans le cadre de la mission de préfiguration et du comité de réflexion qui avaient commencé en 1995. J'en profitais pour émettre une suite d'avis critiques dont voici les principaux éléments.

ARTS PREMIERS ?

Le terme « arts premiers », que souhaitait initialement André Kercharche, le « gourou collectionneur » de Jacques Chirac, était déplacé. « Premiers » de quoi ? Pas de l'histoire de l'art, dont l'échelle du temps dépasse largement les 20.000 ans, alors que tous les objets présentés dans le musée datent principalement (certes pas totalement de la période moderne coloniale française, c'est-à-dire du XIXe siècle. En réalité « premiers » de rien : aucune dimension ici concernant la fondation de quoi que ce soit (sinon une inspiration pour le mouvement cubiste pendant une dizaine d'années. Je préférerais mille fois le nom de « Musée des Arts rituels du monde ». La polémique fut si grande finalement qu'elle permit heureusement d'enterrer ce nom d'« arts premiers ».

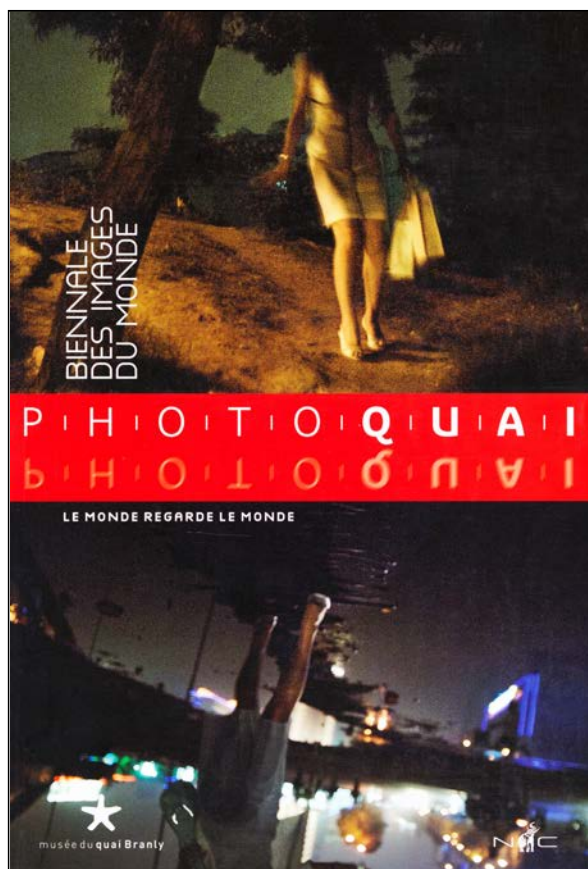
PATRIMOINE AFRICAIN

LE RETOUR AU PAYS :

RESTITUTION, DON, ACQUISITION...

Comme de nombreux pays occidentaux, la France a des collections africaines, moyen-orientales, extrême-orientales et des Océans Indien et Pacifique principalement liées à son empire colonial déchu. L'histoire de chaque pays, à travers les objets qui y sont rassemblés comme autant d'attributs de puissance, existe dans presque toutes les civilisations et pays du monde. Il s'agit bien là d'acquis, quelles qu'en soient l'origine. Et c'est bien là le problème, l'origine : vol et pillage, tribut de guerre, dons libres ou forcés, acquisitions honnêtes ou frauduleuses, spoliation ?

Bon gré mal gré, une restitution se fera dans un futur plus ou moins proche. Ou plutôt un succédané de restitution, essentiellement sur quelques objets symboliques avec beaucoup de gesticulations politiques. Et, nous l'espérons, sur les objets qui ont le plus de valeur symbolique et esthétique pour le pays. Tant sur le fond et sur la forme, il y a et aura matière à discussion d'un processus interminable dans lequel

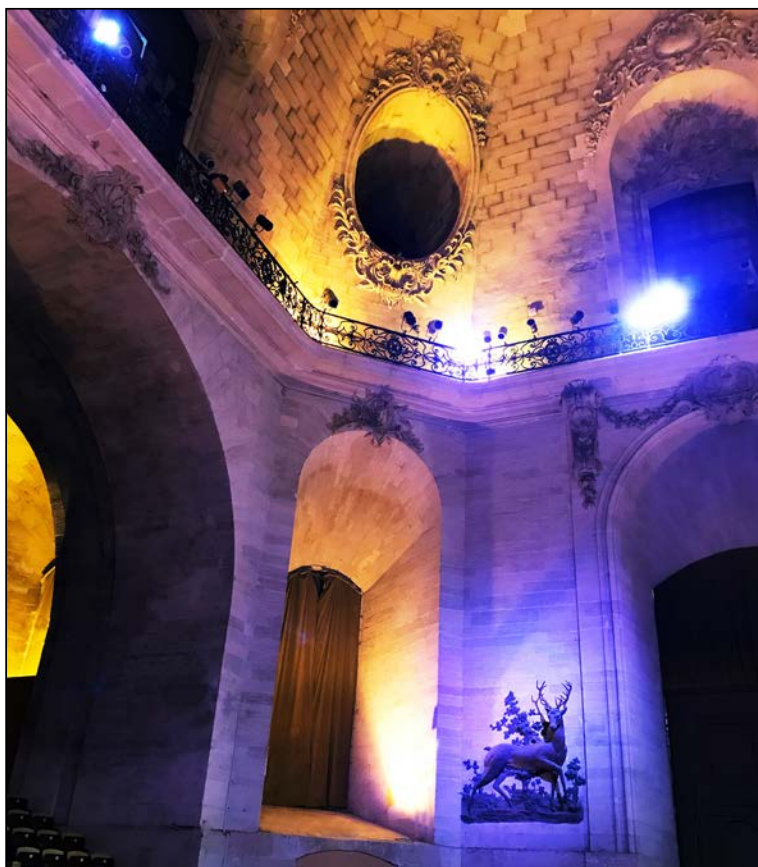


PHOTOQUAI, BIENNALE DES IMAGES DU MONDE

Quand en 2006, Stéphane Martin, directeur du Musée du Quai Branly, m'a demandé de réfléchir avec lui à ce que pourrait être une manifestation de l'image concernant le monde non occidental, portée par le musée, je suppose qu'il faisait référence au travail de Revue Noire sur la photographie africaine, qui a permis à des centaines de photographes africains vivant en Afrique, totalement inconnus ailleurs, de montrer leurs œuvres. Ici, le monde entier était concerné. La ritournelle du regard de l'autre sur soi, mais aussi de l'autre sur l'autre, a commencé à faire entendre sa petite musique. L'enjeu était de taille avec ses multiples problèmes de lieux et de propos.

Le monde ne peut plus être regardé comme un objet de curiosité. Tandis que la France et l'Europe sont devenues des réalités cosmopolites, il est temps de cesser de porter sur le reste du monde ce regard exotique ou de compassion, ne serait-ce par rapport à nos propres populations. Il est temps de savoir regarder les images que le monde fabrique, et ce depuis longtemps, sur lui-même et sur l'extérieur. Le monde regarde le monde : plus qu'un thème, c'est le cœur de Photoquai.

Protégé par l'ombre bienveillante de Germain Viatte et partageant mon rôle avec mes complices



IL N'Y A PAS DE CIVILISATIONS FERMÉES, NI DE TEMPS SUSPENDU

LE MUSÉE DU CHEVAL DE CHANTILLY

Un des musées qui m'a le plus impressionné est le Musée du Cheval de Chantilly : on débute la visite en traversant les boxes des chevaux dans les écuries fastueuses du XVIIIe siècle – commençant ici par le vivant. Puis on découvre un musée de bonne qualité, avec de nombreuses pièces artistiques et de métiers d'art, et des installations audiovisuelles réparties ici et là. Pour clore, un spectacle de dressage de chevaux dans le manège couvert, espace monumental et impressionnant : nous vivons là un moment émouvant et magnifique. Nous sommes alors dans un spectacle culturel total : patrimoine, musée, êtres et spectacle vivants... La forme complète d'un musée idéal ?

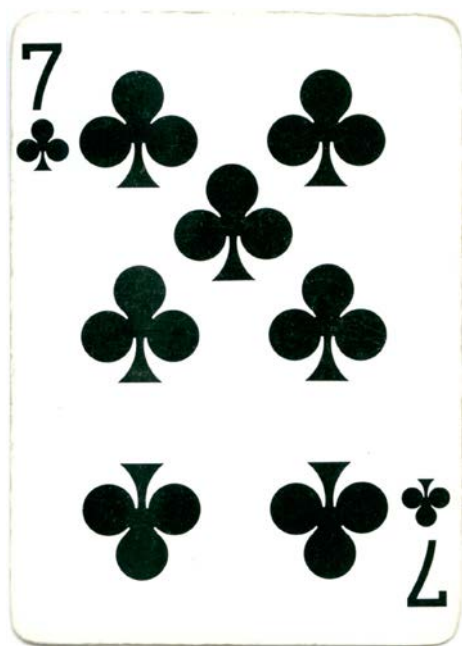
Si l'écriture, le dessin, la sculpture, le signe, pour ce qui est de la culture matérielle, ou le chant et la danse pour ce qui est de la culture immatérielle, ont cohabité jusqu'à nos jours pour « représenter », comprendre le réel, voire l'analyser, il semble important de repositionner ces différentes formes en tant que formes, dans le discours, dans



L'UTOPIE RÉALISÉE DU FAMILISTÈRE DE GUISE

Dès l'enfance, on n'aime pas vous laisser croire que le monde peut être différent de ce qu'il est. Le premier acte de la fabrication de l'utopie se situe dans la projection de sa propre indépendance, d'un désir social envisagé dans le futur afin d'offrir de l'épaisseur à son existence au présent.

Quand j'étais enfant, on me disait que quand je serais « grand », je pourrais faire ce que je voudrais et que je serais libre d'envisager ma vie... Celle que j'aurais rêvée et projetée auparavant. Mais pas avant. Et puis j'ai compris au fil du temps que ma liberté ne dépendait pas seulement de moi, mais de ce que mes parents et la société me permettaient. Cette société qui vous enseigne à ne pas vous résigner, à ne pas être fataliste, à devenir un homme libre, vous apprend aussi fondamentalement à ne jamais l'être. Quelle tromperie sur les mots qui ont besoin désormais de tant de poésie pour sortir de leur impossible objectivité ! À la différence des temps anciens de l'Europe et de bien d'autres civilisations à travers le monde, notre culture a gravé dans notre éducation (à l'échelle de l'Histoire, inscrit dans notre sang, ce principe de liberté comme fondement de ce qui unit les femmes et les hommes. Et à nous de nous débrouiller, avec toutes les contradictions passées et présentes... ..



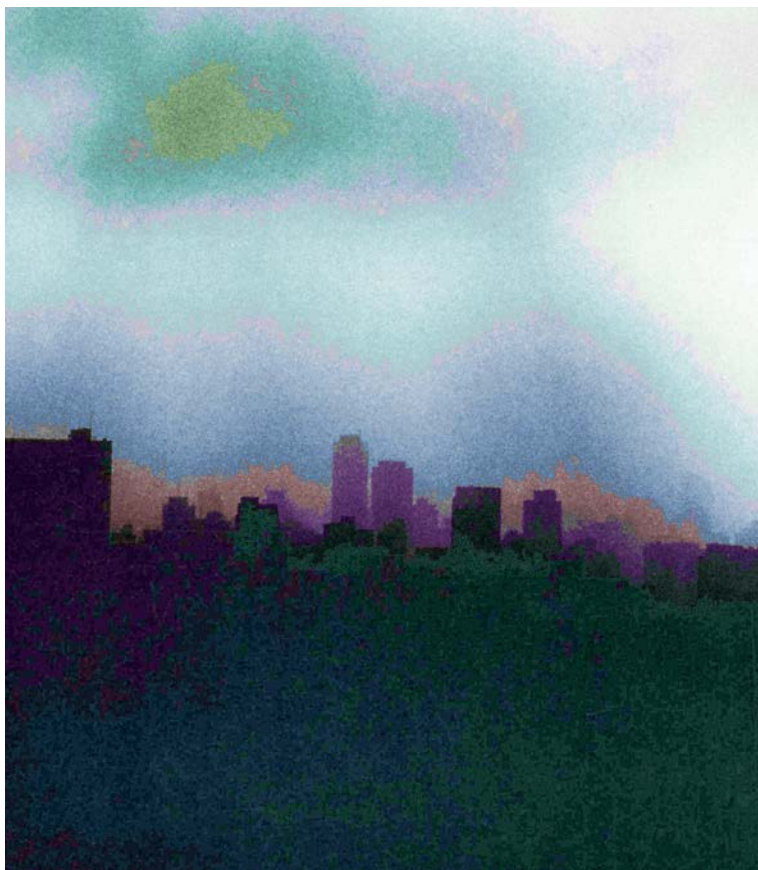
L'ARGENT DE LA CULTURE & LA CULTURE D'ÉTAT

La « rentabilité artistique » sonne comme une association grossière de mots antinomiques, voire une insulte. Pourtant, il est important de trouver de nouvelles voies d'équilibre qui sachent associer une rentabilité à multiples facettes, y comprise sociale et artistique.

LA CULTURE EMPOISONNÉE

Nous devons penser l'intervention culturelle non comme revendication de « davantage d'État » mais comme projet de société. La culture n'est pas « oubliée, instrumentalisée ou diabolisée » en France : en trente ans ont été multipliés par deux, trois, quatre le nombre de sièges de salles de spectacle, de mètres carrés de salles d'exposition, de budget d'institutions, d'événements... jusqu'à ce que la Culture devienne plus que majoritairement institutionnelle. Presque une culture d'État qui fait que la France peine à être de ceux qui font battre le cœur de la création contemporaine du monde.

Il faut cesser d'hurler à la mort de la liberté d'expression et de création quand on pose la question de savoir pour qui, pour quoi, comment, combien à propos d'un musée ou



LA VILLE, LES LOISIRS & LE TOURISME

La ville nouvelle et la ville ancienne qui se refondent sans cesse intègrent-elles suffisamment la dimension de loisirs et d'art de vivre au lieu d'une pertinence fonctionnelle dont on connaît depuis longtemps les limites ?

Les différents temps de la ville : ne rien faire et profiter du bon vivre, s'amuser, s'engager dans la vie sociale et spirituelle cohabitent avec travailler, se soigner et apprendre.

Concevoir le temps dans l'espace	259
Le temps de la ville	262
Le désir, le sexe & le tourisme	267
Le temps des vacances	272
La ville culturelle & touristique	275
Centres en déshérence	277
La ville pour de faux	282
La ville pour de vrai	286
De l'urbanisme à l'art de concevoir la ville	292
L'art dans la ville, l'art de la ville	294
Du port industriel au waterfront	300
Waterloo, site historique	308



CONCEVOIR LE TEMPS DANS L'ESPACE DE L'EXPOSITION, DE LA VILLE ET DES VACANCES

Concevoir une exposition – voire un musée entier – implique l'organisation des temps de visite dans un espace et une collection, avec un début et une fin. Concevoir la ville à l'échelle de son temps – à vingt, cinquante et cent ans –, c'est imaginer ses séquences temporelles du présent et du futur. Le temps des vacances : l'arrêt du temps quotidien, l'invention de l'utopie. Le déplacement ou le voyage ? Si on sait réinventer le voyage, il est urgent de réinventer le déplacement urbain.

L'EXPOSITION : UNE SUITE DE SÉQUENCES TEMPORELLES ET SPATIALES

Bon nombre d'expositions commencent avec un long texte déployé sur un mur qui dévoile son contenu et présente ses différents partis-pris. La très grande majorité des visiteurs le lisent avec une apparente attention mais, en définitif, peu ne retient quoi que ce soit. Le public connaît l'énoncé du sujet sans s'y être confronté, sans avoir encore ressenti et découvert l'ensemble des œuvres et leur mise en espace. On peut dire que ces textes de présentation manquent leur vocation.

LE TEMPS DE LA VILLE : LES SÉQUENCES TEMPORELLES URBAINES

Penser la ville comme une suite de temps. Et la construire ou la remodeler en fonction des séquences et de ses temporalités. Temps qui peuvent être fluctuants selon les époques – le long terme – ou les modes – le court terme. On voit d'ailleurs à Paris des quartiers de boutiques de vêtements un jour à la pointe de la mode et très fréquentés se dissoudre le lendemain dans la banalité des marques de la grande distribution et se vider. En étudiant le temps lié à certains espaces, on sait que ceux-ci peuvent bouger, glisser d'un arrondissement à un autre, d'une nature et d'une qualité à une autre. Nous l'avons connu dans toutes les grandes villes occidentales où l'échelle du temps remet en question ce qui était, un moment, élitiste pour se paupériser (comme à Harlem) avant de redevenir dans l'air du temps sur une échelle d'un siècle, soit cinq générations. Un quartier comme celui du Marais, à Paris, en est aussi un bon exemple (ici l'échelle s'étale sur trois siècles).

SE METTRE À L'ÉCHELLE DU TEMPS D'UNE VILLE : 20 ANS, 50 ANS, 100 ANS

Cette donnée sur la relativité de l'espace-temps change d'échelle : dix à quinze ans, puis une génération (vingt à vingt-cinq ans),

puis.... Car on sait spéculer à dix ans et à vingt ans de distance, mais pour après ne restent qu'une vision, un espoir, un transfert de désirs et de convictions. Difficile de se projeter sur cinquante ou cent ans. Pourtant on le tente, on l'assume, on le prédit. Mais comme toujours, le futur – le grand futur – ne pouvant se concevoir que dans le cadre forcément strict et limité de la pensée et des formes d'aujourd'hui, il reste inconcevable à nos esprits – qui ne peuvent, de surcroît, penser les accidents de l'histoire.

LA VILLE JOUR ET NUIT

Et c'est là que la question de l'offre en temps de visite se pose : dans une ville où qu'elle soit, on additionne le temps des musées et des monuments, le temps de la promenade dans des sites qui le méritent, le temps d'acheter pour le plaisir (et aussi par nécessité, le temps de se reposer et de contempler le paysage autour d'un verre, le temps de se restaurer et le temps se déplacer. Ce dernier rentre dans l'offre s'il est agréable et attractif (les petits plaisirs du bateau-mouche, des vaporettos de Venise, des petits trains et des bus touristiques..., ou en est écarté s'il est uniquement fonctionnel, monotone et nécessaire (comme les transports collectifs, métro et bus bondés. Et c'est l'addition de tous ces temps, du plein et du vide, qui fait passer une journée attractive – ou non – et qui peut transformer une ville ou un site en une véritable « destination ». C'est-à-dire un lieu pour lequel on se déplace et où on passe au moins une nuit.

PORT-LOUIS & FORT-DE-FRANCE

Pour autant, si nous nous intéressons aux cas des villes de Port-Louis et de Fort-de-France, celles-ci ne sont peut-être pas à considérer comme des « destinations », mais peuvent s'inscrire dans une attractivité insulaire plus générale. Car les îles Maurice et La Martinique, tout en étant des destinations balnéaires, peuvent prendre une dimension identitaire et patrimoniale : s'y rendre, ce n'est pas seulement profiter de la plage en hiver, mais aussi découvrir un pays avec une culture, un art de vivre, un patrimoine, des paysages et des sites naturels.



LE DÉSIR, LE SEXE & LE TOURISME

Quand le Club Med ouvre ses villages dans les années 1960, l'argent est aboli et remplacé par des colliers de grosses perles, les buffets sont pantagruéliques et... les portes des chambres absentes. La société idéale que la « révolution de 1968 » ne peut réaliser est alors inventée par la « société des loisirs, la société de consommation » pendant le temps des vacances.

LIBÉRATION SEXUELLE OBLIGE

La notion de « temps libre » et de vacances définit le temps de la liberté : celle de son corps dont chacun est libre de définir le plaisir et l'interdit. Les chambres sans porte sont bien une invitation à l'autre, pour des nuits dont parlent encore les vétérans du Club Med, la larme à l'œil.

Cette époque des années 1960 qui affirmait l'amour libre a permis bien des libérations et des affirmations : de l'amour gay et lesbien au sadomasochisme contrôlé, du pur hédonisme à l'amour collectif. On ne parlera pas de « partouze » – vue comme une perversion bourgeoise – mais d'ouverture du couple à d'autres expériences, voire de la fin du couple. Les années 1960 et 1970 ne sont pas l'émergence du caché, mais

LE TEMPS DES VACANCES

LA DIVERSITÉ D'OFFRES

Nous avons vu qu'une excursion ou un séjour est avant tout un « temps dans un lieu et un voyage » avant d'être un lieu. Une façon de dire qu'il ne suffit pas de construire un réceptif, un hôtel pour. En matière touristique, on vend avant tout des journées pleines de différents temps, même si au bord de la mer, ces temps sont souvent associés au « vide » de l'action (mais pas de l'être.

Le Club Med, jadis, a été innovant en créant une unité de lieu fermée sur elle-même, une société idéale implantée dans un paysage idyllique, avec la promesse d'un temps plein – d'actions, de plaisirs, de nourriture et de boissons, de rencontres, de joies, de corps, de liberté, y compris celle de ne rien faire.

Qu'il y ait systématiquement des espaces différents par activité n'est pas une obligation, mais il est nécessaire qu'à certains temps soient attribués des espaces, avec ce même sentiment du village, de la séquence urbaine. Qui dit village dit place, rue, square, porte... mais aussi composition autour du paysage avec ses panoramas et du site bâti avec ses espaces publics introvertis, ou pas, et ses espaces privés. Chaque temps est alors composé dans une diversité d'offres

LA VILLE CULTURELLE & TOURISTIQUE

La dimension touristique et de loisirs dans le projet urbain est pensée, mais pas encore intégrée dans la machine fonctionnelle réduite au travail, au déplacement et à l'habitation qu'est la ville d'aujourd'hui. La ville que le temps transforme sans cesse doit avoir la capacité de retrouver sa nature de lieu mouvant et pluriel pour ses populations, dont l'étranger et le visiteur font intégralement partie. Loisirs, culture et tourisme pour penser la ville de demain ?

VILLES EN QUESTION

La ville se construit et se déconstruit sans cesse autour de la seule notion de vivre ensemble une heure, un jour, une vie. La nostalgie du village ancien peut être sauvée par les murs devenus patrimoniaux et sanctuarisés, mais certainement pas par la vie de la population disparue. Nous sommes bien dans un temps qui se définit de plus en plus par les déplacements et les loisirs, mais qui a aussi besoin de ne pas « sectariser » les différentes populations qui occupent la ville et en font la richesse. Certes, l'occasion de se retourner sur le passé rassure et il est bien angoissant de projeter une société, « une vie ensemble », dans le futur : néanmoins, la capacité à préfigurer l'avenir

CENTRES EN DÉSHÉRENCE

LA VOITURE

La voiture est interdite de séjour dans la ville, ce qui a changé l'esthétique et la vie de nombre de centres-villes anciens, particulièrement de villes moyennes. Mais cela a aussi asphyxié le commerce, repoussé vers l'extérieur des centres-villes, comme les familles et tous ceux qui ont besoin de transporter des affaires ou des courses. Des centres-villes dépeuplés et sans plus aucune vie.

Demain, plus qu'aujourd'hui, sera le temps du transport individuel, électrique, automatique. Tous les aménagements ignorent cette éventualité au profit du transport collectif.

Alors quelle sera la signification des rues piétonnes à ce moment-là ?

Tous ceux qui peuvent échapper aux transports publics quotidiens, même au prix d'un doublement du temps de circulation, n'hésitent pas, préférant être dans leur cocon à écouter la radio (demain à regarder des images, sans l'agression extérieure d'un groupe, d'un fou, d'un provocateur, d'une odeur, d'une main promeneuse. Surtout que désormais, la majorité des temps de transport s'effectue non pour aller travailler, mais est relative aux loisirs, aux déplacements en famille, aux soins.

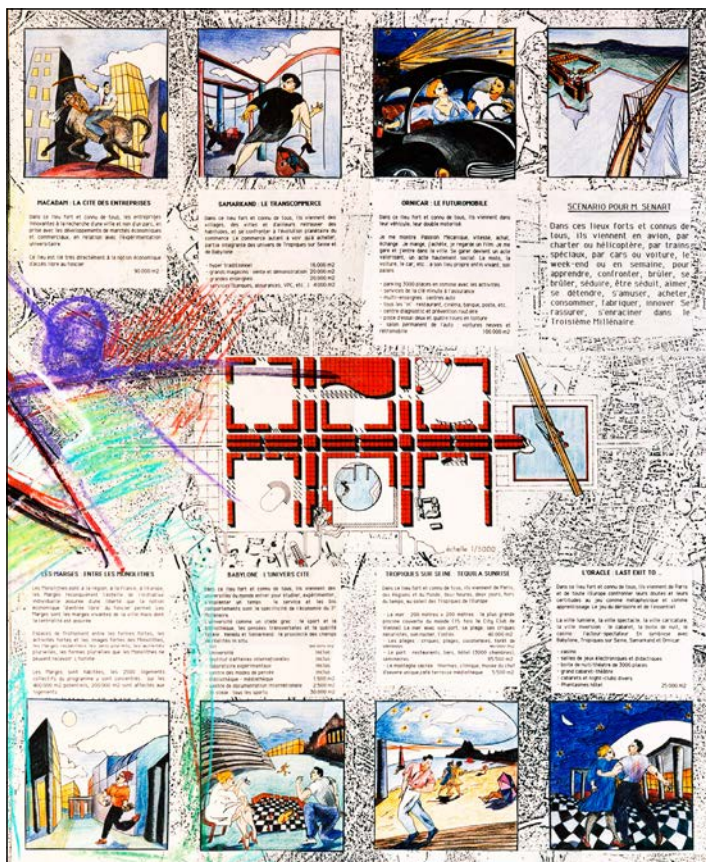
LA VILLE POUR DE FAUX

PAVILLONS TÉMOINS ET CENTRES COMMERCIAUX

Le commerce et les consommateurs affectionnent la voiture, et ce n'est pas un hasard s'il y a tant de centres commerciaux de plus en plus grands, de plus en plus festifs, de plus en plus centres de vie hors de la ville... Mais de quelle vie ?

Notre société a inventé la société de consommation avec ses temples, les centres commerciaux totalement introvertis, sans regard sur l'extérieur. Il faut concentrer l'acte d'acheter. Mais aussi offrir autre chose, comme une attraction au milieu du mail commercial. Garder plus longtemps l'acheteur sur place.

Les grandes surfaces et les centres commerciaux sont aussi des machines à suspendre le temps du quotidien : on parle maintenant du commerce de loisirs, tandis que les grandes surfaces, si elles font moins rêver, existent toujours avec le panier à roulettes qui, le temps de le remplir, sera gratuit. Ce n'est qu'à la sortie que l'on paye. Tout cela à nouveau au détriment de la vie des centres-villes, vidés de tout commerce et d'habitants, mais superbes dans leur restauration historique. Mais quid des villes de petite et moyenne taille sans patrimoine remarquable ?



LA VILLE POUR DE VRAI

LA VILLE DONT LES TOURISTES SONT UNE COMPOSANTE

Les villes occidentales séculaires de renom reçoivent depuis leurs origines des étrangers auxquels on affubla, avec le temps, le nom de touristes. Ces étrangers passaient et ne résidaient que provisoirement sur un temps relativement long : ils ont toujours été intégrés dans l'économie de l'aubergiste et du marchand et dans une ouverture sociale et culturelle, car ils apportaient des nouvelles, des histoires, voire l'Histoire, des produits, des savoirs et des méthodes, etc. Peu de sociétés étaient fermées à l'accueil de l'étranger, dans la mesure où son nombre, sa proportion par rapport à une population n'avait rien à voir avec les « invasions » ou les « colonisations », ni à notre époque moderne avec les migrations économiques et politiques à une échelle peu connue jusqu'à présent.

Le citadin et le visiteur vivent la ville par les pieds, les yeux et le temps qui passe : « on ne voit que ce que l'on vit » est une façon simple d'affirmer que penser la ville passe par ce double regard du citadin que nous sommes, acteur et spectateur de la ville dans une dimension partagée, car il s'agit toujours de partage, de temps social, même dans le cas des villes où tout le monde est étranger, comme dans les stations balnéaires ou de montagne.

DE L'URBANISME À L'ART DE CONCEVOIR LA VILLE

Il est temps que l'on renverse les termes, comme on renverse les chaises : que ceux qui nous touchent, qui nous parlent, reprennent le pouvoir. Il est important de penser à ce que peuvent représenter les Champs-Élysées dans le moindre village : un lieu pour se montrer, pour se promener – comme les ramblas et fronts de mer -, à pied et aussi en voiture. L'art de vivre est l'outil premier de conception de la ville. L'art de vivre, l'art de la ville, l'art de concevoir. Dire qu'il faut des Champs-Élysées, des quartiers où on peut faire du bruit, des quartiers avec des zones en devenir, des quartiers calmes où l'on habite et où l'on travaille, des quartiers à l'échelle de la proximité et d'autres à l'échelle de l'accueil extérieur et du rayonnement... Oui, c'est cela concevoir la ville et c'est à mettre en lien direct avec ce qui est dit sur le rôle des institutions culturelles publiques et privées – de l'opéra à la comédie musicale, du concert de musique classique à celui de variété, du musée d'une histoire au centre d'art du futur, du cinéma aux salles de jeux... Le talent qui consiste à assembler tous ces éléments doit partir de là, et c'est ce savoir-faire qui conçoit une vie urbaine de qualité.

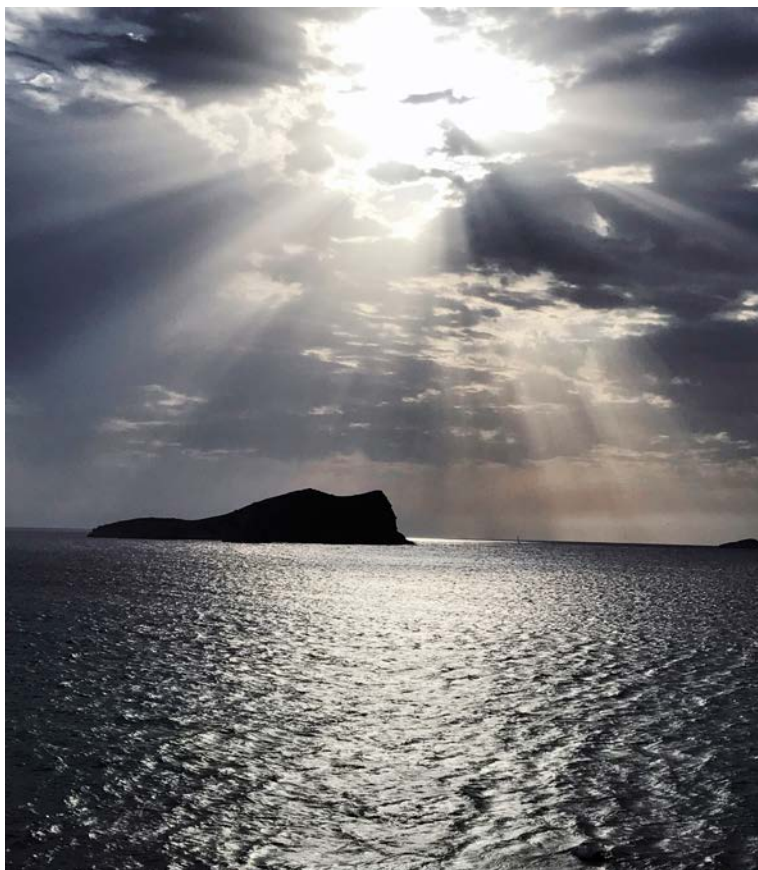
VIVRE ENSEMBLE LES DIFFÉRENTS TEMPS DE LA VILLE

Finalement, on constate que les problèmes, liés à la pensée de l'avenir de ces types de villes

L'ART DANS LA VILLE, L'ART DE LA VILLE

LES STATUES SE BOULONNENT ET SE DÉBOULONNENT

L'univers des formes d'une ville est une concrétion instantanée du présent et du passé qui ne se vit pas comme passé, mais comme présent. Sa vie, son mouvement tiennent tant à sa fréquentation qu'à son renouvellement permanent. Avec le temps, le monument ou l'architecture, dont on peut conserver avec la plus grande intégrité son aspect, en renouvelle souvent les fonctions, la symbolique et la pratique. Les espaces se modifient sans changer fondamentalement, avec un élément ou un autre qui s'y ajoute. L'art dans la ville commence avec son plan, ses architectures et ses sculptures. Mais la sculpture peut être déboulonnée quand elle changera de signification, comme on le voit dans les révolutions, surtout quand elle incarne un pouvoir honni. Ou aussi détournée de sa première signification quand elle est maculée de peinture de sang, comme la statue de Joséphine de Bauharnais à Fort-de-France, qui incarne le retour de l'esclavage davantage que la belle épouse de Napoléon. Mais la plupart du temps, la sculpture reste silencieuse. Toutes ces figures historiques ou mystiques devenues marbres ou bronzes ne peuvent pas se passer des valeurs qu'elles doivent incarner.



DU PORT INDUSTRIEL AU WATERFRONT

Les ports se déplacent pour s'adapter aux structures imposées des supertankers et porte-conteneurs, en créant des zones hors de la ville, loin de toutes formes de relations sociales. Les espaces inoccupés des anciens ports vident les villes, et l'on assiste depuis une vingtaine d'années à des tentatives, souvent réussies, pour leur donner une nouvelle vie.

Les marins errent désormais dans nos esprits comme les fantômes d'un imaginaire persistant. La mer nous offre la possibilité d'un ailleurs, le départ ou l'arrivée projettent un destin, ou plus simplement un futur. *Sur les quais.* L'architecture et les urbanismes réguliers de ces espaces qui se sont développés entre le XVIIe et le XXe siècle attendent une reconversion, une nouvelle vie. Les activités industrielles et de services déplacées dans le nouveau port ne peuvent y avoir leur place. Tandis qu'avec la reconnaissance de l'architecture industrielle naît le sentiment d'un patrimoine à préserver. Les formulations des décideurs politiques ne sont pas toujours évidentes, car le nouveau port assure la vie économique de la ville ancienne et l'exigence touristique est moins perçue comme un effet d'image que comme une nécessité économique. Les enjeux sont ailleurs : les nouvelles zones portuaires ne s'embarrassent guère des contraintes du passé

WATERLOO, SITE HISTORIQUE

Trente ans avant le Mémorial ACTe, en 1987, Jacques Fournier du cabinet d'études Détente m'appela pour participer à une étude sur le site de Waterloo. C'est au cours des nombreux développements de ce marché que nous fîmes notre première réalisation de projet dans la suite de l'étude préalable.

« FAIRE VENIR LES FRANÇAIS »

Un jour, je posai la question suivante à nos commanditaires, des privés belges qui avaient décidé de diversifier leurs activités principalement liées la grande distribution : pourquoi avaient-ils choisis un bureau d'études français (Détente en l'occurrence), alors qu'ils avaient la possibilité de prendre des ténors de l'ingénierie culturelle et touristique anglaise ? Leur réponse fut amusante : c'était trop facile pour eux, les Anglais venaient déjà visiter le site, les Français non – un bureau d'études français saurait les faire venir. Je leur répondis que les Français ne venaient pas, car il s'agissait d'une bataille perdue, non d'une victoire. Et aucun pays ne célèbre ses échecs. Ils me répondirent alors que ce site célébrait en permanence Napoléon. « D'ailleurs, un mouvement wallon demande chaque année, sur ce site, le rattachement de la Wallonie à la France ». Il est vrai que lors des nombreuses visites et rencontres avec



LA NATURE

Il fut un temps où Poliphile donnait la clé du jardin de la vie, des arts et de la pensée dans la poésie de son songe. Image du paradis dans la Bible comme dans le Coran et autres nombreuses religions, le jardin est le rapport idéalisé de l'homme à la Nature, de l'homme avec le Destin. Avec la dimension du temps qui fait défiler les saisons et les vents qui soufflent sur les éphémères constructions humaines. L'image changeante du jardin avec ses nuages déifiés et ses vêpres inspirées.

Du sentiment de la Nature au paysage	317
Paysage & Nature	321
Le Parc Jean-Jacques Rousseau d'Ermenonville	324
La Nature & la ville	328
La route-paysage	331
Villages de vacances	335
Réinventer un rapport à la Nature	339
<i>La Grande Découverte de Carmaux</i>	343



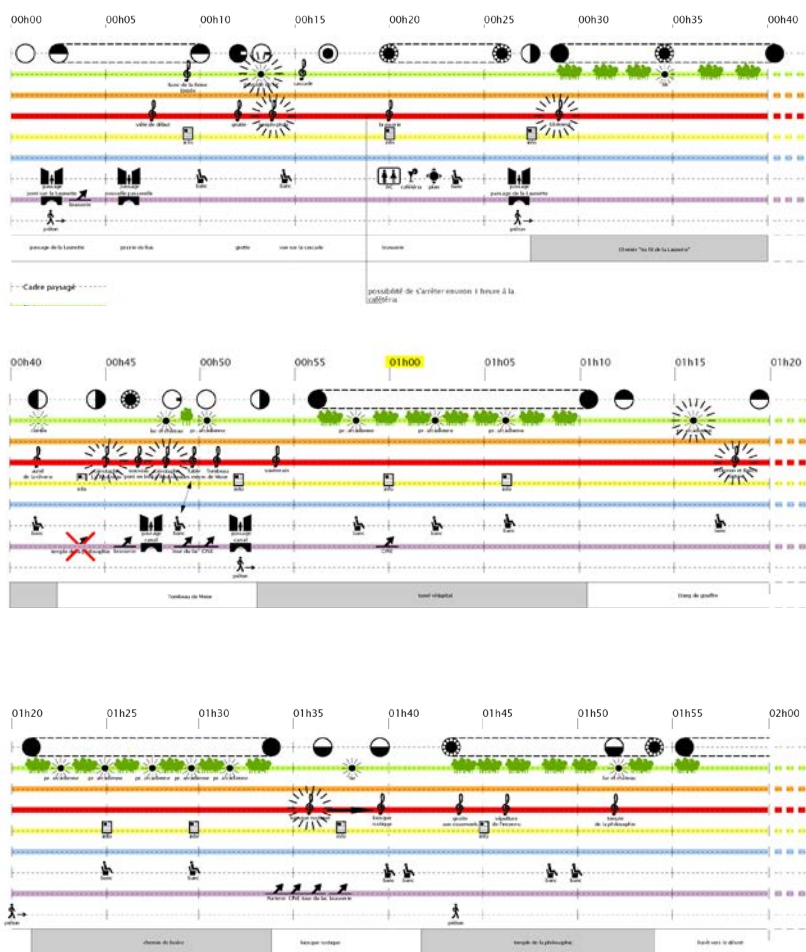
DU SENTIMENT DE LA NATURE AU PAYSAGE

La ville, le béton, le goudron envahissent le monde et font ré-envisager le rapport de l'homme à la Nature. Les jardins gardent leur pouvoir de contemplation parfois philosophique, même si l'approche scientifique pourrait lui enlever ses qualités poétiques. Qu'en est-il aujourd'hui de ce rapport de la Nature à la ville, à travers les grands et petits projets dont ceux que nous avons traités ?

LA NATURE ET L'HOMME

Le rapport à la Nature se confronte plus que jamais à l'essence des choses de la vie. Existentiel, essentiel : les termes ne manquent pas pour dire ce rapport à la Nature de chacun, qui est nécessaire non seulement pour vivre, mais aussi donner un sens à la vie. Sentiment religieux compris. Les jardins et les parcs ravivent le désir de la nature sauvage de la montagne, de la forêt ou de la mer. Justement parce qu'ils incarnent notre présence dans la Nature que nous domestiquons.

On ne peut pas dire qu'avec le bétonnage du paysage, l'entassement humain.....



PAYSAGE ET NATURE, AU CŒUR DE NOTRE APPROCHE

Le sujet du paysage et de la Nature est présent dans notre travail depuis trente ans. Pas un projet sans se poser les questions relatives à leurs relations, aux interventions de l'homme et à notre société urbaine qui a voulu s'en dissocier et s'en abstraire. Nous rentrerons peu dans les termes de « l'écologie » et du « développement durable » tant ils sont maquillés d'impostures. Nous préférons évoquer ce qui les constitue. Ici rien n'appartient à personne, à commencer par la Nature et son sentiment qui appartiennent à tous. Y compris au jardinier du dimanche, qui soigne les 100 mètres carrés de son pavillon de banlieue.

Force est de constater que nous allons jusqu'au bout de notre démarche quand un paysagiste intègre notre équipe, comme c'est le cas avec Laurent Letourmy. Même quand un projet concerne le bâtiment, nous y intégrons son rapport au paysage et à la Nature. Comme au Familistère de Guise, où la seule intervention contemporaine structurelle que nous ayons programmée au sein de ce patrimoine industriel fut la création d'un jardin de grande dimension, transformant la visite des milliers de mètres carrés de bâtiments en visite aussi d'un extérieur, lui nourri de sens et de rapport aux bâtiments de briques. Le projet choisi faisait la part belle à la restauration d'un paysage libre à découvrir dans ses propres fantaisies.



LE PARC JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Le jardin philosophique de référence du XVIII^e siècle : Le parc Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville. Stratégie de restauration et de développement d'un lieu emblématique.

L'ILLUSION D'UNE NATURE ORIGINELLE

Chaque élément de cette nature comprise dans une unité de paysage devait évoquer, poser des questions dans une harmonie orientée par l'homme, mais toute naturelle. Si nous sommes dans un tracé « à l'anglaise » (deux cents jardiniers anglais furent recrutés pour réaliser le parc) et romantique, nous nous situons aussi au cœur de l'expression de la pensée et de « l'âme », tant humaine que des choses de la vie, à travers l'appréhension de la Nature. Dire que le « parcours Girardin » est une messe serait bien sûr une formule réductrice. Mais la promenade est le chemin initiatique qui, à partir d'un pré puis le passage par un sous-bois avec vue sur une pièce d'eau, doit conduire la pensée à l'essentiel, voire l'existential, en croisant tour à tour de multiples domaines, éloge de la philosophie et de la poésie. Bien sûr, Dieu peut être présent, mais là il s'agit de La Nature qui règle le monde, Ce qui traduit bien la pensée de Jean-Jacques Rousseau.



LA NATURE & LA VILLE

Alors que la planète s'urbanise, que les campagnes du monde entier se vident au profit des villes, jamais toutes les questions qui tournent autour de l'idée, du sentiment de la Nature, n'ont été aussi présentes, prégnantes, essentielles. La Nature, avec ce « N » majuscule, devient l'égale de Dieu, surtout quand elle reprend ses droits devant toutes les constructions humaines lors des cyclones, tremblements de terre et autres catastrophes dramatiques et fascinantes à la fois. Malgré tout, sur la Terre entière, nul point de mystère, nul point inconnu et inexploité de la Nature.

La Nature dans la ville atteint son plein paradoxe : dans la mesure où la civilisation est devenue mondialement urbaine, quelle peut être sa place ? Ne reste-t-il que le jour et la nuit, les saisons, le climat, les quelques arbres, parcs et jardins, le cours d'eau qui traverse et définit la ville et les boutiques de fleuristes, tandis que le citadin se replie sur les pots de plantes vertes dans son logement ?

Déjà le jardin de ville s'accompagnait d'une idée de nature sauvage, avec les grands bois et parcs comme le Bois de Boulogne ou de Vincennes pour Paris : la ville offre même la « Nature naturelle ». Néanmoins, jadis, les villes tournaient le dos à leurs fleuves et cours d'eau, considérés comme dangereux et transformés en poubelles. Elles ne les redécouvrent que depuis

LA ROUTE-PAYSAGE

Vivre un paysage, c'est y marcher en tournant la tête dans tous les sens, y faire du vélo, en sentir les odeurs. Quand on roule en voiture, l'écran panoramique du pare-brise déroule le paysage comme un film dont le conducteur est le héros. Dès lors, la problématique du paysage se pose à travers ces moyens de déplacement.

À travers la route, le paysage se voit de loin, se voit de près. Mais à 90 kilomètres/heure, ce n'est pas le même point de vue qu'à 20 ou 5 kilomètres/heure. Un site banal peut devenir charmant et marquer l'identité d'un territoire : pas en voiture vite, mais en voiture lentement, à pied, à cheval, à vélo.

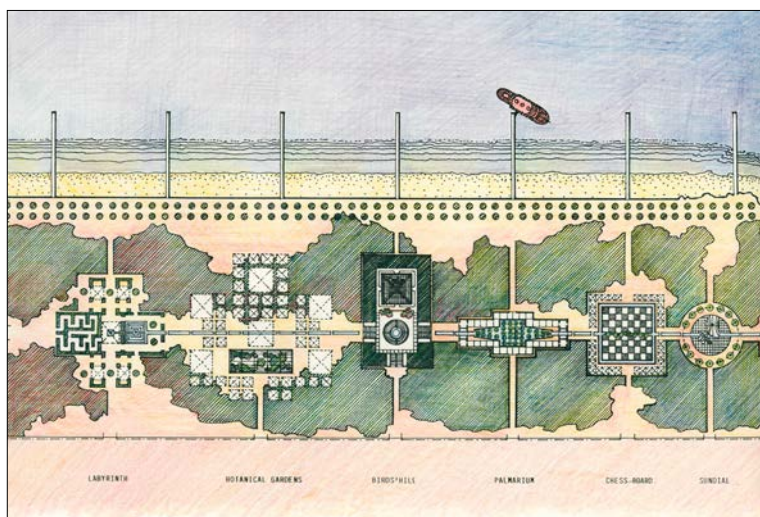
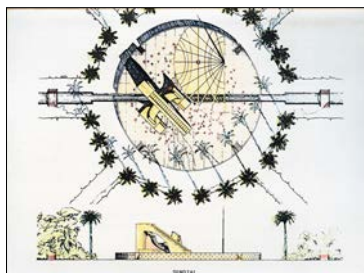
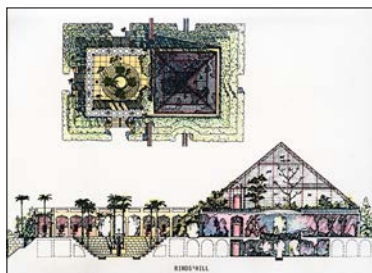
C'est aux États-Unis que je découvre dans les années 1980 ce que je cherchais pour ces routes touristiques françaises, tombées en désuétude alors qu'elles faisaient belle figure au début du XXe siècle. Les « scenic drives » sont des routes affectées au seul usage des touristes ; le paysage sur plusieurs dizaines de kilomètres, sans être exceptionnel, est parfaitement peigné, composé comme un paysage naturel (pas comme un parc, avec un traitement d'au moins une centaine de mètres sur la largeur. La route qui y circule au milieu est large également, permettant à deux voitures, deux vélos et des piétons de se croiser, le tout à 20 kilomètres/heure maximum.

VILLAGES DE VACANCES

Dans le cadre d'un séjour au grand air, le camping traditionnel est une des premières solutions. On peut dire qu'en termes de qualité et de prix, de relations humaines et de conditions de confort, il reste attrayant, quels que soient sa taille et son nombre d'étoiles. C'est bien le type d'hébergement – tente, caravane ou bungalow – qui y conduit le vacancier, sans compter la garantie de trouver un type de relation amical avec ses « voisins », plutôt décontractés.

Mais si au bord de la mer, la surdensité collective est généralement acceptée, on ne l'attend pas en pleine campagne. À cela s'ajoute le besoin, certes contradictoire en de tels lieux, – surtout chez les jeunes – d'un minimum de concentration et d'animation au milieu de la nature.

Le tourisme vert a bien du mal à prendre dans l'offre de vacances, pris en tenaille entre la recherche d'espace et de solitude et la crainte de s'ennuyer. Car pour la plupart, contemplation et silence sont appréciables trois ou quatre heures par jour, mais ensuite se fait sentir le besoin d'un peu de chaleur humaine. Et quand, dans un terrain de camping, il y a trois caravanes et tentes à 200 mètres l'une de l'autre, on est comblé le premier jour, mais bien vite on aimerait pouvoir se rencontrer, jouer à la pétanque ou aller nager dans une piscine... inexistante. Le constat est simple : même à la campagne, camping ou pas, il faut des moments pour se rencontrer et partager.



RÉINVENTER UN RAPPORT À LA NATURE DANS UN ENVIRONNEMENT URBAIN

Le monde d'aujourd'hui est dérouté par la vitesse de l'internationalisation et souvent profondément déraciné par un nouveau paysage social et culturel, par l'architecture des cités nouvelles qui concentrent l'essentiel de la population. Ce n'est pas dans les quartiers des centres-villes anciens que l'on demeure principalement, mais bien dans ces nouvelles zones d'habitation. Même dans un vieux pays comme la France, Paris intramuros compte 2 millions d'habitants contre les 10 millions du Grand Paris – dénomination plus noble que le réaliste « Paris et sa banlieue ».

Que dire de toutes les capitales d'Afrique, comme celles d'Asie et d'Amérique, qui ont décuplé leur population, voire bien plus, en seulement deux générations ? Alors que pour les pays européens, un siècle n'a pas suffi.

La population de moins en moins rurale, de plus en plus urbaine, doit réinventer son rapport à la Nature. Sinon seuls les ouragans, les tempêtes et les tremblements de terre seront là pour rappeler que la Nature, qui commence par les petites fleurs bleues, est toute-puissante sur la vie. La vie tout court.



LA GRANDE DÉCOUVERTE DE CARMAUX, AUTREFOIS LE FUTUR

Le projet le plus complet et le plus fou de l'histoire de notre bureau d'études...

« *La Grande Découverte de Carmaux* » est un projet – malheureusement resté sur le papier – que nous avons élaboré en 1996 autour de la mine à ciel ouvert de Carmaux, monumentale, qui venait d'être désaffectée. Avec Amédée Mulin, nous inventons à cette occasion le projet le plus complet et le plus fou de l'histoire de notre bureau d'études. Nous ne nous donnons alors aucune contrainte, car nous savons que pour faire venir un large public dans une zone aussi lointaine de tout, dans ce sud du Massif Central si difficile à développer, il faut fabriquer un projet imposant, inventif, totalement décalé et original. Voulant l'être jusqu'au bout, la présentation se fait sous la forme d'une revue luxueuse, avec une maquette graphique éclatante et des dessins puisant sans limite dans l'imaginaire des formes futuristes dans lequel nous affirmons le nôtre.

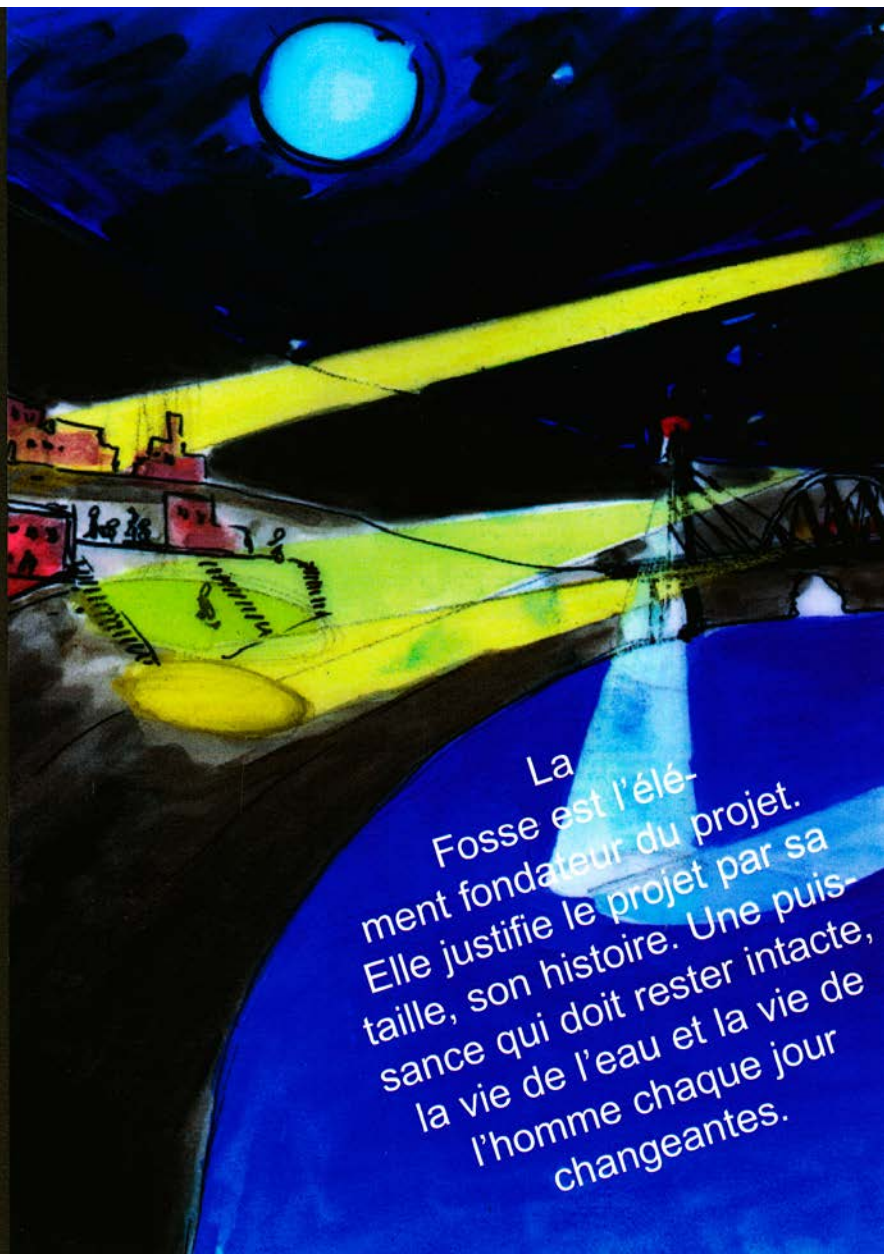
Le responsable politique de l'époque,
.....

La ville

Le cœur vivant du projet, son centre. La Ville a pour particularité d'être double : une ville dont la vie souterraine est plus riche que celle de la surface. Une ville qui offre un visage de fête et dont la face cachée révèle la surface. Une ville dont les fondements vertigineux sont des strates de sens qui s'accumulent au creux du mystère. Au-dessus on s'amuse, on découvre et on dort. Au-dessous, on apprend, on comprend et on s'émerveille.



La fosse





AFRIQUE, 50 ANS D'AIDE INTERNATIONALE ET APRÈS ?

On ne peut que constater l'impact positif plus que relatif de la coopération et de l'aide internationale en général depuis plus de cinquante ans, dont les effets, néfastes, dégradent les relations entre les peuples. Cela donne un tel sentiment d'impuissance pour les Africains que, chez certains, seuls le départ et l'exode restent une solution, tandis que d'autres tombent dans les bras des extrémismes religieux. De « l'ingérence humanitaire » au « partenariat activiste » : en finir avec les bons sentiments...

Coopérants et coopérants	351
Transformer une coopération en partenariat	363
Développement urbain en Afrique	369
Le Conservatoire des Arts & Métiers Multimédia	373
Le patrimoine des pays émergents	375
Mémorial aux Martyrs du Camp Boiro en Guinée	384
Missions multiples au Bénin	391
Grand-Bassam, Saint-Louis, patrimoine colonial	399
Musées régionaux en Afrique sub-saharienne	404
Pyramide sanitaire en Centrafrique	411
L'action culturelle en Afrique	417



COOPÉRANTS & COOPÉRÉS

UNE COLONISATION AMBIGÜE

Au XXe siècle, les grandes puissances occidentales n'ont pas été uniquement celles des canons et de l'avilissement de leurs sujets colonisés, mais aussi celles de l'imaginaire. Si l'Union Soviétique avait réussi à faire voler un homme dans l'espace, les astronautes américains avaient foulé le sol de la lune. Une sorte de gage pour justifier leur rôle, plus que controversé, de gendarmes de la planète. On sait aussi à quel point l'espace et l'armée aux États-Unis ont été déterminants pour mener à terme la révolution de l'informatique et d'Internet, nouveaux éléments de suprématie technologique. De même au XIXe siècle, aux grands « progrès » de l'autonomie de l'homme par rapport à toutes les religions, sont associées les preuves de ce progrès : les machines, les grandes cheminées d'usine et la conquête des territoires qui ont remplacé l'exploration et la découverte (eux depuis le XIVe siècle).

Les grandes puissances occidentales se croient maîtresses du monde, car souveraines de la science et de techniques formidables qui animent l'imaginaire collectif sur tous les continents, y compris dans les pays pauvres. Le Blanc occidental à l'origine de cette maîtrise des sciences devient alors envahisseur non plus au nom de Dieu, mais de la science et du progrès de l'homme, dans une vision matérialiste et positiviste de la colonisation.

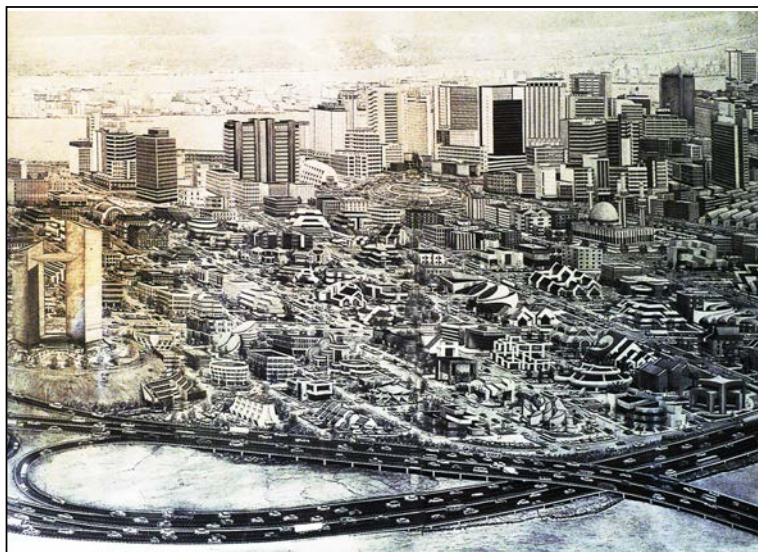


TRANSFORMER UNE COOPÉRATION DE BONNE CONSCIENCE EN PARTENARIAT PRAGMATIQUE

Il y a une question sans réelle réponse, lancinante : au nom de quoi l'aide internationale intervient-elle dans des zones culturelles qui ne lui appartiennent pas ? Au nom d'une idée universaliste elle-même entachée par l'histoire coloniale ? Tout en sachant que nous avons mis longtemps à comprendre que l'universel ne se décrétait pas seul dans son coin. Au nom de baromètres brandis par des scientifiques qui mesurent « le retard en institutions culturelles » ou, pis encore, le « retard culturel » par rapport aux nations riches que l'on dit développées ? L'aide internationale reste difficile à justifier et délicate à définir dans ces pays qui se sont libérés du joug colonial au nom de leur identité culturelle propre, d'autant plus dans le champ culturel.

INITIER DE NOUVELLES RELATIONS

Ces tutelles, qu'elles soient coloniales hier ou politico-économico-sécuritaires aujourd'hui, à force de ne pas vouloir dire leur nom, continuent d'être des pouvoirs de plus en plus ambigus et souvent exécrés – dans tous les cas subis ou avec lesquels certains pays croient jouer en se faisant toujours piégés.

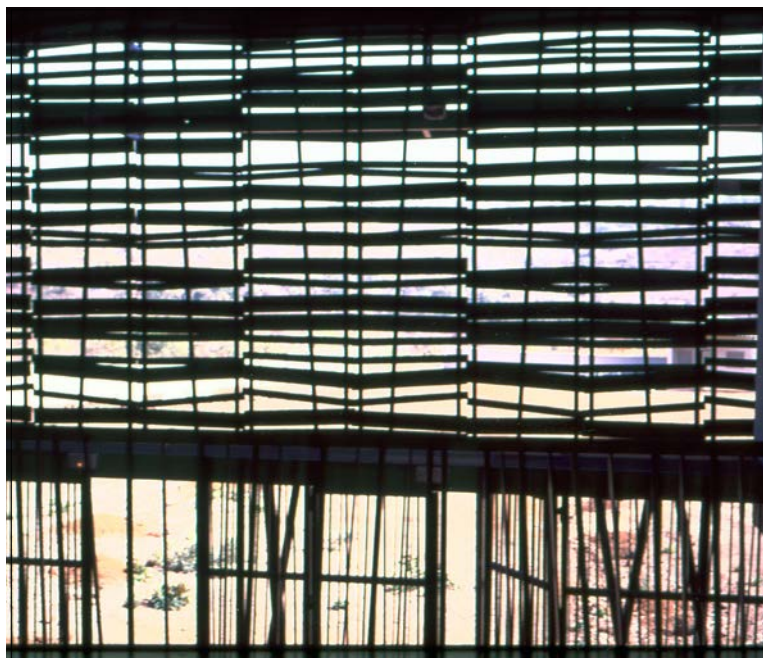


LE DÉVELOPPEMENT URBAIN EN AFRIQUE

Les centres villes ont perdu leurs fonctions de promenade pour tous, de mixité sociale (les « riches », les « pauvres », la classe moyenne), de vitrine de l'excellence du pays et d'apaisement sécuritaire.

Où se promener à pied ? Où se croise la population d'Abidjan, Kinshasa, Bamako ou Antananarivo ? Où passer un bon moment, rencontrer chacun, s'asseoir et se restaurer, ne pas avoir peur de se faire voler et découvrir une ville qui s'affirme et affirme le pays qu'elle incarne, en étant fier d'en faire partie ou heureux de le partager ?

Le tourisme est un révélateur de ces carences, car une capitale est par nature le lieu de l'échange avec l'étranger, l'étranger à la ville (les « provinciaux »), l'étranger au pays (le résident temporaire). À nouveau cette notion d'altérité dont le respect est incarné par la capitale, cherche à avoir ses lieux d'expression. La notion d'échange en est l'essence. C'est dans la capitale, dans la ville que l'échange doit être possible. Et c'est là qu'il nous semble essentiel d'intervenir. Chaque capitale doit avoir son lieu de loisirs-plaisir pour tous, central, lié à l'identité de la ville, et à l'expression de ce qu'elle a de meilleur. Une image de la paix sociale et de la sécurité au moins dans cette centralité de référence.



LE CONSERVATOIRE DES ARTS & MÉTIERS MULTIMÉDIA DE BAMAKO

C'est de cette vision qu'à notre tout petit niveau nous procédons, quand en 1999 le Président du Mali, Alpha Oumar Konaré, me demande de réfléchir à une école de troisième cycle consacrée aux beaux-arts et à la musique. Je configure cette école avec à l'esprit ce concept d'offrir l'excellence d'un enseignement que l'on dévoue aux nouvelles technologies dans le champ de la création. Peu d'élèves prévus mais qui seront tous dotés d'une formation de haut niveau et des moyens de base comme un ordinateur portable, un centre de documentation, une liaison internet haut débit... Les études sont payantes, avec ou sans l'aide d'une bourse. Le recrutement se fait sur concours. Des professionnels du monde entier assurent l'enseignement grâce à des partenariats. Peu ou pas de professeurs fixes à demeure.

Le Président me suit dans cette idée. L'école se fait sur un financement entièrement malien, car le pays peut s'offrir une telle structure avec peu d'élèves. Ce modèle a été aussi celui d'Houphouët-Boigny quand il créa dans les années 1980 à Yamoussoukro l'école régionale d'ingénieurs, dans un cadre de niveau international pour les élèves les plus doués de l'Afrique de l'Ouest, avec des professeurs du plus haut niveau et des moyens dont auraient rêvé les étudiants européens. Le modèle était le MIT américain.

LE PATRIMOINE DANS LES PAYS ÉMERGENTS

Le patrimoine vu par les spécialistes ne représente pas la même chose que celui vu par le politique. Quant à la perception des vestiges du passé par la population, surtout quand les traditions d'un continent entier ne tendent en rien vers la pratique d'une conservation matérialiste à l'occidentale, sinon dans de très rares cas, la question se pose de savoir ce que veut dire le patrimoine.

QUELLE POLITIQUE PATRIMONIALE POUR LES PAYS ÉMERGENTS ?

Dans de nombreuses sociétés, la culture est avant tout vivante, d'où l'importance cruciale du patrimoine immatériel incarné par les traditions orales. Le patrimoine ancien désincarné de ses fonctions rituelles et vivantes, le patrimoine pour le patrimoine, concerne de fait peu de personnes, sinon les touristes cultivés, les chercheurs et les marchands. Quand il s'agit de patrimoine, les États des pays émergents sont autant démunis intellectuellement que financièrement concernant l'investissement et les moyens à mettre en œuvre pour le fonctionnement. Aussi il est important de dissocier deux aspects.

Sur la question de l'étendue du patrimoine qui peut couvrir des champs aussi larges que le patrimoine architectural (en dur et en terre, colonial et rural/traditionnel), urbanistique, historique et géographique, issu de la culture matérielle (art rituel, objets fonctionnels, création contemporaine), immatérielle (tradition orale, musique)... En ce qui concerne les objets rituels, la réponse du musée d'ethnologie laissée par la colonisation et ses organismes de recherche comme l'IFAN de Dakar (Institut fondamental d'Afrique noire) a fait école de façon plus ou moins heureuse selon les pays, transformant tous les musées d'Afrique en musées d'arts et traditions populaires, peu dynamiques et fermés sur l'extérieur, sinon sur un rare tourisme et sur le public captif des scolaires de tout immédiate proximité. En revanche, dans les autres domaines, on peut dire qu'il y a une absence de pensée, de méthode et plus encore de moyens pour l'appréhender.

Sur la question des moyens à mettre en œuvre, le désir politique est généralement orienté par l'administration dont l'action prend deux directions principales : un inventaire et une législation opérante (uniquement si elle est pragmatique et peu coercitive). L'inventaire est la première mission mise en avant, car la tradition de l'État moderne veut que celui-ci ait les moyens de mettre à jour une connaissance totale de ce qui le compose. Ces désirs d'inventaire n'aboutissent jamais – comme en France, du reste, où seul fonctionne le classement à l'inventaire réalisé souvent dans l'urgence pour lutter contre une démolition – malgré plus d'un siècle de récidive. L'inventaire est une aventure sur plusieurs décennies, mobilisant des moyens colossaux, totalement sans effet sur les démolisseurs et pilliers divers, et encore moins sur cette conscience nationale que nous abordons maintenant.

La conscience nationale (ou simplement, le rapport au patrimoine) de la presque totalité de la population des pays émergents, intellectuels et politiques compris, est quasiment absente et, quand elle existe, souvent velléitaire. Elle concerne alors quelques très rares objets et sites et se concentre surtout sur la mémoire et sur l'histoire orale. Car nous sommes dans un rapport qui reste toujours exotique, alors que ces pays désirent montrer leur modernité avant tout,



LE MÉMORIAL AUX MARTYRS DU CAMP BOIRO DE CONAKRY

Transformer en 1984 le sinistre et célèbre Camp Boiro de Conakry, en Guinée, lieu de toutes les exactions, en mémorial et en lieu du souvenir fut l'objet d'une mission particulièrement troublante...

Ahmed Sékou Touré, l'homme qui avait dit NON en 1958 à de Gaulle et qui avait gagné l'indépendance de son pays venait de mourir, en 1984, après presque trente ans de pouvoir. Figure du socialisme à l'africaine avec son homologue malien Modibo Keita, il était devenu avec le temps un dictateur redoutable, généralisant la torture et les exécutions sommaires et entraînant un exode régional de plusieurs millions de personnes, parmi lesquelles toute l'élite intellectuelle et les cadres. Six mois après sa mort, une mission de conseil avait été demandée à la France pour transformer le sinistre et célèbre Camp Boiro de Conakry, lieu de toutes les exactions, en mémorial, lieu du souvenir.

Je débarquai donc à l'aéroport de Conakry, où j'étais attendu par une impressionnante Mercedes blanche décapotable à double pont. J'apprendrais plus tard qu'il s'agissait d'une des voitures qui appartenaient à Sékou Touré et qui faisaient fuir une population épouvantée, quand elles « glissaient » le long des rues de la capitale.



MISSIONS MULTIPLES AU BÉNIN

Peu de missions du Ministère de la Coopération sur le patrimoine ressemblaient à une autre. Pendant une dizaine d'années, celles au Bénin me permirent d'approfondir ma réflexion et mon travail sur le patrimoine africain. Ainsi que de trouver la place d'une coopération internationale au cœur de la politique nationale en faveur du patrimoine. Et, aussi, de sauver un des plus beaux exemples d'architecture de terre : le Palais Honmè de Porto-Novo.

LE BÉNIN, UN ENGAGEMENT PERSONNEL PARTICULIER

Juste après le Mali, j'eus une première mission concernant le Musée National de Porto-Novo : ancienne villa coloniale avec une collection issue des collectes de l'IFAN, sur laquelle l'intervention fut réduite à une meilleure sécurisation et de meilleures conditions de maîtrise climatique, tant l'espace était restreint et le travail de conservation du directeur Wayidi Adamon était incontestable.

Lors de mes promenades dans cette ancienne ville portugaise éteinte, aux maisons rongées par les moisissures, je découvris le Palais Royal Honmè de Porto-Novo, vide et pour l'essentiel en ruine ; il dépendait du Ministère de la Culture qui ne savait que faire de cet ensemble, si puissant par son étendue et sa force religieuse et si fragile par

DE GRAND-BASSAM À SAINT-LOUIS, PATRIMOINE COLONIAL

De Côte d'Ivoire (Grand-Bassam) au Sénégal (Saint-Louis): le patrimoine colonial est là en question. En ruine, à restaurer, à oublier ? Le sauvetage patrimonial de Grand-Bassam, capitale coloniale de la Côte d'Ivoire abandonnée après une violente épidémie au début du XXe siècle, s'enracine sur la problématique plus large de l'architecture coloniale comme patrimoine africain.

Parler de ces projets alors que des amis ont été assassinés, le dimanche 13 mars 2016, par quelques illuminés islamistes dans un de ces clubs de bord de mer de Grand-Bassam, est pour le moins douloureux.

L'Indépendance a balayé l'époque coloniale, il n'est désormais pas nécessaire de jouer les gardiens de ses attributs et de son image. Toujours dans la philosophie du Président Félix Houphouët-Boigny concernant le patrimoine, vu plus comme facteur de division de son peuple que comme acteur de son unité, rien n'a été fait pour Bassam à quelques kilomètres d'Abidjan, ni pour le Musée National installé dans des paillottes au pied des tours de verre de son administration, elles édifiées pour montrer au monde la construction un État moderne.

LES MUSÉES RÉGIONAUX EN AFRIQUE SUB-SAHARIENNE

Le projet est de créer et faire revivre les musées de N'Djaména, Sar et Abéché dans le Tchad d'Hissène Habré, alors en pleine guerre civile ! La problématique général des musées régionaux en Afrique subsaharienne se pose alors.

UN PROJET POLITIQUE TCHADIEN

Au milieu des années 1980, sur la demande du Ministère français de la Coopération, je partis en mission étudier les musées régionaux du Tchad qui se trouvaient à des centaines de kilomètres les uns des autres, dans des capitales régionales pour le moins non pacifiées.

Je découvris à Sar un début de musée qui conservait des objets du quotidien. Mais qui cela peut-il bien intéresser de voir sous vitrine ce que l'on trouve tous les jours dans sa maison ou bien au marché ? Après avoir fait mon métier et décrit moult aménagements, je repartis plus que sceptique et, connaissant le faible intérêt des politiques africains pour la culture et encore plus pour le patrimoine, je leur posai la question : « En quoi ces musées sont importants pour vous ? »

PYRAMIDE SANITAIRE : UNE PROBLÉMATIQUE CULTURELLE ?

L'EXEMPLE DE LA CENTRAFRIQUE

Et si la santé était aussi une problématique culturelle ? L'exemple de la Centrafrique en est la démonstration.

Mon implication dans le domaine de la santé est fortuite. Dans les années 1980, une association de travailleurs émigrés maliens, du nom de Djamadigui, m'a confié, comme architecte, la création d'un centre de santé en province – aux confins de la région de Kayes. Lassé de voir tant de projets généreux vides et sans moyens, j'avais demandé à un ami médecin, Hubert Balique, qui travaillait au Mali dans le secteur de la santé publique, de m'accompagner pour créer les conditions d'un bon fonctionnement. Le travail réalisé ensemble devait donner un résultat qui perdure encore aujourd'hui.

C'est le même Hubert Balique qui, quelque temps plus tard, en qualité de responsable à la Coopération française de la santé publique, aussi en connaissance de mon expérience dans d'autres pays africains, me permit de participer à une mission sur l'évaluation et la reformulation d'une pyramide sanitaire en Centrafrique.....

L'ACTION CULTURELLE EN AFRIQUE

Affirmer que notre métier est le même en Europe et en Afrique Noire est tout simplement faux. Bien entendu le niveau de technicité et d'exigence est le même, mais concevoir un musée, comme nous l'avons vu avec l'exemple du Mali, pose des problèmes culturels particuliers qui changent les raisons d'être d'un projet. La question de sa fréquentation par les habitants se pose de manière plus aiguë... On peut considérer néanmoins que conserver un patrimoine précieux passe forcément par un musée, tel que nous l'envisageons habituellement, et ce de façon universelle, mais sous un statut différent et probablement une diffusion à repenser. Pour tous les autres domaines il en est de même, car si fondamentalement il n'y a pas deux façons d'imprimer un livre (et encore !, de prendre techniquement le son d'un film (et encore !, ou de construire une voiture, il y a plusieurs façons de concevoir et d'inventer un livre, un son et une voiture. La conception n'est pas monolithique, elle peut et doit être plurielle, divergente et singulière... sur des bases techniques communes.

L'EXERCICE & LA PÉDAGOGIE

Si tout ne passe pas uniquement par l'argent, toujours manquant sur le continent africain, nous sommes néanmoins face à des problématiques économiques assez caricaturales.



AVENIRS

L'avenir du métier, le chaud et le froid	426
Libre de son temps	434
ANNEXE	438
Les différentes phases du projet	438

L'AVENIR DU MÉTIER, LE CHAUD ET LE FROID

Le tout récent métier de l'ingénierie culturelle est à nouveau à la croisée des chemins avec de nouvelles tâches et de nouvelles compétences. Son avenir se définit dans un nouveau rapport à l'économie des projets dont la puissance publique ne sera plus l'unique promoteur.

Le métier de l'ingénierie culturelle est un métier de l'ombre. Il n'est pas fait pour celui qui aime la lumière. Même s'il invente et conduit plus qu'on ne l'imagine, les projets sont rarement revendiqués et moins encore communiqués sur le nom de leur véritable créateur. On préfère les signatures de l'architecte et du politique. De même, dans un musée, on citera rarement le conservateur qui a présidé à la réflexion et au programme scientifique et culturel. Qui connaît Germain Viatte, responsable de la muséographie au Musée du Quai Branly ? Pourtant tous les contenus de la grande galerie permanente, ce que les visiteurs voient dans les vitrines, résultent de sa vision, de son travail, en tant que concepteur et programmeur. Le directeur « politique », Stéphane Martin, a dirigé le projet de la conception programmatique jusqu'à l'ouverture. Ils sont, avec le Président Jacques Chirac, les inventeurs du projet. On ne retiendra que ce dernier et Jean Nouvel

LIBRE DE SON TEMPS

Le temps libre (libre du travail devendra-t-il le facteur premier de l'intégration sociale et du développement humain de l'individu ? Comment ?

Nous avons abordé de nombreuses fois la problématique du temps libre tout autour de multiples sujets sur les vacances, la ville, la culture, les arts, les expressions de toutes natures. Il est intéressant d'aller jusqu'au bout de cette logique où le temps libre demain (ou déjà aujourd'hui pour certains) prédominera sur le temps de travail rémunéré.

Le temps du loisir est conçu comme une parenthèse dans l'univers quotidien du temps du travail et des obligations. Mais aujourd'hui où la productivité a réduit le temps du labeur et où une partie de la population est sans activité – le retraité, le rentier, le chômeur de longue durée, l'alternatif –, le temps libre est-il toujours une parenthèse ou bien tend-il à être distillé dans le temps d'une vie, mais aussi dans le temps quotidien ?

« L'enfer de la ville » a besoin d'être cassé par l'image de la ville loisirs, au même titre que les vacances au soleil, à la plage ou bien à la montagne. Lieux de villégiature consacrés aux activités sportives ou bien au premier des plaisirs, qui est de ne rien faire du tout : l'image du bonheur pour certains

LES DIFFÉRENTES PHASES DU PROJET

DES ÉTUDES PRÉLIMINAIRES À L'OUVERTURE AU PUBLIC

Le présent déroulé est conçu pour l'opération la plus complexe intégrant la construction d'un bâtiment. La conception d'un festival ou d'une manifestation quelconque ressort de la même méthode.

PREMIERS MOTS GÉNÉRIQUES :

Le Maître d'Ouvrage est celui qui commande et qui paie ; il peut être privé comme public (le maire, l'État...).

Le Maître d'Œuvre est celui qui dessine et fabrique le projet matériel (l'architecte, l'ingénieur, le metteur en scène...).

Le Bureau d'études d'Ingénierie Culturelle aide le maître d'ouvrage pour concevoir le projet, en établir la faisabilité puis la programmation et l'assister dans la réalisation de l'ouvrage.

1. ÉTUDES PRÉALABLES

Toutes ces études qui semblent stéréotypées de fait ne le sont pas. Car en fonction du projet, des études parallèles peuvent être menées et jouer en interaction.

1.1. PREMIÈRES VAGUES D'ÉTUDES PRÉALABLES

- Audit de l'existant
- Étude de stratégie dans un domaine et/ou sur un territoire
- Étude de concept sur proposition ou non du maître d'ouvrage
 - Quel type de projet sur quelles thématiques
 - et pour quelles image ?
- Étude de marché (en parallèle du point précédent)
 - pour quels publics en nombre et en qualité ?
 - de quelles aires géographiques ?
- Étude des publics (en parallèle)
 - Définition de la demande potentielle des différents publics
 - À quelles fins sociales ?
 - Pour quels comportements de consommation ?
- Proposition de plusieurs scénarios pour choix du maître d'ouvrage

Une première validation de la maîtrise d'ouvrage et plus particulièrement du politique est nécessaire sur le concept et le choix du scénario. Inutile d'aller plus loin si le politique ne sent pas en phase avec le projet. La deuxième vague d'études permet de conforter la première validation, sinon c'est la fin du projet.

1.2. DEUXIÈMES VAGUES D'ÉTUDES PRÉALABLES

- Étude de pré-programmation technique
 - Architecture, voirie, paysage, muséo-scénographie...
 - Quel contenu pour quel investissement ?

ACTE D'UTOPIE

Essai JEAN LOUP PIVIN

40 ans de projets culturels et urbains en Europe et en Afrique
Naissance d'une ingénierie culturelle

Revue Noire éditions – www.revuenoire.com
8 rue Cels, 75014 Paris – tél : +33 [0]1 4320 2814
redaction@revuenoire.com

Conception graphique, iconographie : Pascal Martin Saint Leon

© texte : Jean Loup Pivin
© de la présente publication : Revue Noire éditions
© toutes les photographies et illustrations DR

Mots-clés : Afrique, art contemporain, coopération, culture, éco-musée, événement, exposition, fête, futur, humanisme, ingénierie culturelle, loisir, métier d'art, musée, nature, patrimoine, paysage, savoir-faire, société, territoire, tourisme, urbanisme, utopie, ville

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant-cause est illicite et constitue une contrefaçon aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN 2-909571-805
dépôt légal Paris, janvier 2019
Imprimé en Europe

Quelques paragraphes sont issus d'articles et textes écrits par l'auteur pour des interventions et des parutions dans différents numéros de la revue ESPACES (n°142, 167, 183, 231 258, 266,267 cahiers 39, 74, 87, Archi Créé et des ouvrages collectifs, Mémorial Acte (Thierry L'Etang et l'Album du Familistère (Frédéric K. Panni et Hugues Fontaine

couverture : 'La Grande Roue de Paris', Bicentenaire de la Révolution française 1789-1989 © Jean Loup Pivin, Pascal Martin Saint Leon architectes.